ARCHIVES NERVILLOISES

Sous la direction de Jacques Mouclier, Maire de Nerville-la-Forêt

Août 1944

LA TRAGÉDIE

Dossier réalisé par
Vincent et Claude Danis

TABLE DES MATIÈRES

1 à 4
Titre - Liminaire

5 & 6
Avant-propos : Les faits en situation

7 à 12
Témoignages des familles des victimes:
Monsieur Roland Duclos
Gladys May Duclos
Madame Simone Zanin, née Sadier
Madame Simone Commelin

12 & 13

Témoignage du dernier otage survivant :
Monsieur Roger Fort

13 & 14

Témoignages de Madame Georgette Danis
et de
Monsieur Albert Courcelle (extrait de son journal)

15 & 16
Les obsèques

16 & 17
Les faits relatés par la presse
18 &19
En librairie
"Défense de la France"

20 & 21
Épilogue - Annexes

Sont-ils morts pour quelque chose, ou pour peu de choses ?

« Tu peux serrer dans ta main une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe, écrivait Jean Paulhan *(l'abeille 1942)*.
Elle n'étouffera pas
sans t'avoir piqué.
C'est peu de choses,
mais si elle ne te piquait pas,
il y a longtemps
qu'il n'y aurait plus
d'abeilles»

Jean Paulhan, *L'Abeille, 1942.*

« Tous morts ! »

C'est par ces mots, qu'un soldat repousse une jeune fille de dix-neuf ans, alors qu'elle demande ce qui va être fait aux otages qui viennent d'être embarqués dans un camion, stationné place de la mairie, à Nerville. Nous sommes le 15 août 1944 en fin d'après-midi. Cette jeune- fille, c'est la fille du Maire. Son père est dans le camion.

Cinquante ans après, on ne sait toujours pas avec certitude, pourquoi le village a été le théâtre de cette tragédie. Pourquoi, cette explosion soudaine à quelques jours de la Libération ?

- Dénonciation, mais pourquoi, si c'est le cas a-t-elle été faite en 1944, si tard dans la guerre, alors que Nerville est une base active de la *Résistance* depuis plusieurs années ?
- A cause de deux allemands assassinés sur le territoire de la commune pour s'emparer d'un camion, peut-être, mais pourquoi le Commandant Philippe, chef du secteur, aurait-il pris le risque, en attirant l'attention sur Nerville, de rompre un maillon de la chaîne de propagande militaire, aidant les alliés à ce moment crucial, alors que le village abritait une imprimerie clandestine ?

- Erreur, accident non contrôlé, alors que les guérillas se multiplient, certes, mais alors pourquoi, le Commandant Philippe, dans son discours prononcé lors des obsèques dans la cour du château, et rapporté par «le Régional» du 7-9-1944, escamote-t-il les circonstances précises pouvant expliquer la rafle ? Il ne retient que la responsabilité des gens de la commune, quand il dit :« Ce drame n'aurait pas eu lieu si davantage de français avaient reçu les hommes de la *Résistance*. Comme bien des portes se fermaient, on se réfugiait toujours chez les mêmes, et il était difficile de dépister l'ennemi».

Comment se fait-il, que cette mise en cause directe n'ait pas amené de réactions dans ce village qui avait cotoyé des corps-francs successifs au long de ces longues années de guerre, les accueillant toujours avec sympathie et les aidant si besoin était ?
Nous, les enfants qui étions à Nerville durant cette période, nous nous souvenons de ces jeunes gens qui nous étaient devenus familiers. Mais pourquoi étaient-ils tous absents de Nerville en ce jour du 15 août 1944 ?

Cinquante ans après le drame, aucun document nouveau, aucun témoignage n'est venu en mairie , éclaircir ce sombre dossier. Il y a sans doute eu une enquête. Si parmi les soldats allemands, il y avait des S.S, des miliciens français qui étaient les pires, il y avait aussi des militaires de tradition de la Wermacht. Ils se comportaient, paraît-il avec compassion. Aucun n'est venu essayer de se justifier pour tenter de dissiper la honte d'être devenu un criminel de guerre.
Il faut retenir les sacrifices. Celui de Henri Sadier, qui étant à Beaumont, averti de ce qui se passait à Nerville, est monté pour répondre à son devoir de Maire. Celui aussi de Paul Duclos, qui ayant réussi à s'échapper en forêt, est revenu parce qu'on l'appelait à la mairie.
Il faut retenir la bravoure. Celle des femmes de Nerville, qui refusèrent de rentrer chez elles comme les allemands le leur ordonnaient, et qui entravèrent, par leur présence permanente dans la rue, l'organisation de la rafle. Il y eut l'audace de Madame Commelin qui osa aller et venir, questionner, jusqu'à être arrêtée à son tour et maintenue le long du mur.
Ils sont tous morts, hélas, et leur disparition, qui aurait sans doute pu être évitée, se confond avec les pertes massives de la *Libération*. «Soleil, jusqu'à quand te lèveras-tu dans la guerre ? » , écrivait le poète gaëlique. Ils sont tous morts,hélas, nos otages de Nerville, et peu sont restés pour pleurer sur leurs tombes. De tous temps, des soldats ravagent et passent comme des torrents, puis une autre génération passe. On oublie.

Qui se souviendra des victimes du 15 août 1944, si on ne prend soin de laisser quelques traces ?

C.D

AVANT-PROPOS

pour essayer de replacer les faits en situation d'époque.

Nous sommes le dimanche 14 août 1944. Deux soldats allemands casqués font le tour de Nerville à bord d'un side-car. Un camion bâché aux portes ornées de la croix noire s'arrête au bas de la côte du Pilon. Il est chargé d'hommes en armes. Ils investissent la maison d'angle. Celle qui fait face à la maison du Maire. C'est sans doute une erreur. Le camion repart à vive allure après avoir tourné sur la place de la mairie. Quelle atmosphère étrange que celle de cet été 1944. Cinquante trois ans après comment se remémorer cette fièvre qui a gagné les villages depuis le débarquement de juin. Les combats font rage de toutes parts. On ne compte plus les morts. Pourtant à Nerville même il n'y a plus guère d'allemands. Les travaux des champs battent leur plein. La moisson est presque terminée car la saison est chaude. Le village est animé par le passage des attelages. Les vaches des grandes fermes sont pour la plupart dans les prés. A la ferme Commelin, Irène Birchler assure la traite et les travaux de l'étable. Le dépôt d'essence qui avait été dissimulé dans la forêt a été evacué. Seules subsistent les casemates de Cassan. Les nervillois sont anxieux. Les américains ne vont-ils pas encore les bombarder par erreur. Déjà ils ont perdu un chargement de bombes qui n'ont pas complètement explosées. Ils ne font pas le détail avec leurs vagues de "forteresses volantes" qui survolent presque chaque jour le village aux alentours de 13 heures. Les anglais eux, sont nettement plus précis. C'est en "piqué" qu'ils ont détruit les ponts sur l'Oise. Si la paix n'est pas au village, on peut goûter un peu la torpeur estivale en écoutant sans se cacher la radio de Londres. Certains essayent de décrypter les mystérieux messages personnels. Ils précèdent les bombardements importants, comme ceux des gares de triage : " Epluches tes pommes de terre à chair jaune", "La chapelle au clair de lune". Les murs des salles à manger sont tapissées de cartes de Normandie piquées de petits drapeaux. Ils permettent d'évaluer la progression des troupes alliées. Dans bien des maisons, la photographie du Général de Gaulle, celle qu'on a ramassée en forêt larguée avec des tracts d'espoir, est déjà affichée. Parfois elle a remplacé le portrait du Maréchal. La Résistance est partout, discrète efficace. Le commando Nervillois, (celui qui résidait rue Saint-Claude vis à vis de la maison que les allemands, sans doute mal renseignés, ont visité le 14 août) est intervenu avec brio pour soigner et faire évacuer l'équipage du bombardier anglais abattu fin juillet au *"Bas-l'eau"*, sur la route de Maffliers Des essaims de maquisards harcèlent les patrouilles allemandes Ils sont partout. Les trains déraillent.Aussi, les hommes de Nerville vont toujours par roulement garder les voies chaque nuit entre Presles et Montsoult. Ils craignent des représailles si un incident venait à se produire. A la gare de Persan des résistants ont, par un simple changement d'étiquettes sur wagons, dérouté vers l'Espagne des trains destinés à l'Allemagne. C'est Jean Viard qui le dit. Il fait partie de la "Résistance- Fer". On sent que la Libération est proche. Certains nervillois pensent déjà au feu d'artifice qui sera tiré à Paris quand l'armée Leclerc aura libéré la capitale. Ils pourront contempler le spectacle en direct depuis le sommet du belvédère planté au faîte du grand chêne, en haut de la route du Pommier. Les allemands ne l'ont pas détruit en partant. Des convois de Panzers défilent sur la route de Baillet à toute allure. Ils se dirigent vers le nord, nord-est, et non pas vers l'ouest. Une patrouille de l'armée américaine, à bord d'une jeep frappée de l'étoile blanche, aurait été vue au carrefour du Tremble. "Donc, ils ne sont pas loin, les alliés !" Les rumeurs vont bon train. Des combats ont lieu à Ronquerolles, à l'Isle-Adam. S'il n'y avait ces vagues quotidiennes d'avions, Nerville se sentirait à l'écart car il ne se passe rien de perceptible dans le village. Pourtant le drame est proche. Venons en aux faits. Une rumeur circule. Elle colporte que le 13 août, de jeunes résistants voulant s'emparer d'un camion ont tendu une embuscade, sur les Coutûmes ou en forêt? Le conducteur aurait été tué. Un soldat qui se trouvait à l'arrière a pu s'échapper.

Mardi 15 août. Un vent de panique s'est levé. Les allemands reviennent. Julienne Varin, ou son mari qui circule beaucoup, prévient madame Commelin. Toutes les routes menant à Nerville sont barrées. Il y a même des troupes disséminées dans les champs. La forêt semble dégagée.

Des patrouilles de soldats, en uniforme vert, venus à bord de camions bâchés souvent armés de mitrailleuses,visitent chaque maison. Des français sont parmi

eux, sous le même uniforme. Une rumeur circule : Il pourrait s'agir d'un simple contrôle d'identité. Tous les hommes du village sont rassemblés au centre du village. Un officier prend la parole : "Nerville va être victime de représailles. Les hommes seront amenés à des points dangereux, car une embuscade a été tendue sur le territoire de la commune et deux allemands ont été tués. Un soldat témoin de l'agression va essayer d'identifier les terroristes qui se cachent sans doute dans le village".

Cette harangue étant terminée les hommes les plus âgés sont priés de rentrer chez eux. On ne garde sur la place que ceux d'environ 16 à 30 ans et les "officiels": le maire, l'instituteur. Des allemands, en uniforme noir, des SS, sont aussi sur la place. La visite des maisons se poursuit. Il fait chaud. Les soldats boivent. Ils ont découvert des réserves de vins, celles de Monsieur Constant, le grand caviste de l'Isle Adam. .

Brusquement le ton change.

Le durcissement est net chez les soldats. Un certain nombre se précipite vers la ferme Commelin. On apprend qu'une imprimerie clandestine a été trouvée dans les communs. La perquisition amène la découverte de tracts, de brassards et de crève-pneus.

Tout Nerville est dans la rue. Les hommes sont regroupés sur la place. Les femmes n'obéissent pas aux injonctions de rentrer chez elles. Cette fois, on craint le pire.

Une fumée s'élève. Les allemands mettent le feu à la ferme. Irène réussit à faire évacuer les quelques bêtes qui s'y trouvent. Une deuxième tournée des maisons est entreprise. Cette fois, la brutalité est de règle. Dans la maison du Pilon, où il réside, Marcel Harlay est découvert. Il est dans sa chambre au premier étage. Les allemands l'amène sur la place. Il n'a pas de certificat de travail. Le maire, Henri Sadier, l'instituteur, Paul Duclos, le fermier André Commelin ainsi que trois jeunes gens de Nerville : Marcel et Roger Harlay, Roger Fort, sont embarqués dans deux camions. Monsieur Corbeau également, ainsi que Henri Douay, un jeune homme de Presles contrôlé sans papiers. Le convoi part dans plusieurs directions. Les femmes du village sont toujours dans la rue. Le convoi revient. C'est la panique. Les allemands vont-ils utiliser leurs mitrailleuses et massacrer la population ?

Les conducteurs sont éméchés. Certains sont des français. Un camion percute le muret de séparation de la route neuve et de la côte du Fond-des-Ruelles. Des camions vont à Presles, d'autres directement à l'Isle-Adam.

En définitive tout le monde est regroupé à une annexe de la Kommandantür, avenue des Bonshommes à l'Isle Adam, même les otages pris au château des Forgets, comme le propriétaire monsieur Grandjean pourtant de nationalité suisse. Il est soupçonné d'avoir hébergé des maquisards.

Les interrogatoires seront interrompus dans la soirée. Tous les otages seront transférés à la Kommandantür d'Enghien.

Ils y passeront la nuit. Malheureusement un ordre d'évacuation des locaux interviendra. Les allemands ne s'embarrasseront pas de prisonniers. Ils exécuteront leurs otages, à la mitrailleuse, en traversant la forêt de Montmorency, au lieu-dit "les Quatre Chênes", sur le territoire de la commune de Domont.

Le déménagement est-il la cause de ce massacre ? On peut en douter, puisque d'autres exécutions sommaires avaient été perpétrées au même endroit des jours précédents. Les otages de Nerville seront parmi les victimes. Sauf Monsieur Corbeau, libéré dès le 15 août. Roger Fort et Roger Harlay seront libérés le 16 août.

Ces faits seront longuement développés dans les textes qui suivent. Certains semblent répétitifs. Ils sont poutant tous sensiblement différents. Même les articles de presse annexés en fin de dossier apportent des relations souvent contradictoires. La vérité ne peut être homogène surtout en ces périodes troubles.

Le dossier a été ouvert dès le drame par des témoins. Ils ont raconté ce qu'ils avaient vu. Il est surtout essentiel de lire les témoignages des familles. Celui de Madame Simone Zanin, née Sadier, de Roland Duclos, de Madame R. Badier (Duclos), de Madame Colette Lefranc (Duclos), de Madame André Commelin, de Monsieur Roger Fort.

Monsieur Jacques Mouclier, Maire de la commune de Nerville-la-Forêt a tenu à compléter les archives communales et a apporté son concours à ces recherches. Monsieur Jérôme Chartier, Maire de la commune de Domont et son archiviste ont permis que soient consultés leurs documents.

Nous tenons à leur dire notre gratitude profonde. Sans eux cette enquête incomplète serait encore plus imparfaite qu'elle n'est. Les risques d'erreur sont importants. Le rapport objectif des faits est presque impossible. Il manque trop de pièces pour analyser avec le recul nécessaire ce qui s'est exactement passé et pouvoir dégager une conclusion suivant les recherches entreprises. *Tout document de nature à apporter une information complémentaire sur cette abominable tragédie du 15 août 1944 , à Nerville serait bien entendu le bienvenu à la mairie de Nerville où le dossier ne peut être clos.*

Témoignages des familles des victimes :

Nous avons pu réunir les témoignages de Roland Duclos, fils aîné de l'instituteur, présent à Nerville le jour du drame, de sa maman et de quelques membres de sa famille. Ils sont suivis du témoignage de madame Simone Zanin. Elle est la fille de monsieur Henri Sadier, le maire fusillé. Le 15 août elle était avec sa mère à Nerville. «Son père était retenu à Beaumont pour ses affaires. On l'a prévenu que le village était encerclé par des camions remplis d'allemands. Connaissant son devoir de maire, il est monté aussitôt au pays». Enfin le témoignage de madame S. Commelin, veuve de monsieur André Commelin, et qui joua elle-même un rôle actif dans la Résistance.

ROLAND DUCLOS,
le fils de l'instituteur fusillé se souvient.
Il avait douze ans et dix mois à l'époque du drame:

"*La Résistance*" : J'avais entendu parler de la *Résistance* vers 1941, à l'âge de neuf ans. La première rencontre a été faite quand j'étais avec Claude Danis, mon ami. C'était en 1942/43, un dimanche après-midi d'été, nous nous promenions sur le versant sud de la forêt lorsqu'un homme dans les taillis à une dizaine de mètres de la route nous demande l'heure. Lui, et ses deux compagnons, étaient habillés en bleu sombre, casques noirs et brassards tricolores"...
" Vers la Pentecôte 1944, les allemands occupèrent le château de Nerville. Leur compagnie maniait les batteries de D.C.A. dans les champs en direction de Presles. Au moins cinq avions alliés furent descendus aux alentours. Je me souviens de voir un officier allemand regardant vers la forêt à l'ouest de Nerville, à la lucarne du château. Je pensais qu'il observait peut-être des parachutistes échappés de leurs appareils. Il y avait un peu d'activité dans la forêt avec les bûcherons et leurs familles mais aussi des résistants. Je suis sûr qu'ils essayaient de se procurer des détails des dépôts d'explosifs à Cassan. En somme faire de l'espionnage pour les alliés.
Nerville n'était pas fréquenté par les allemands entre la fin de 1940 et le printemps de 1944. Il était aussi loin de toute voie importante. Il y avait eu un raid sur les dépôts en 1943 il me semble, mais la communauté de Cassan avait aussi été bombardée par erreur. En tout cas, il y a eu un raid sur le dépôt le 31 Juillet 1944 et une escadrille de bombardiers est venue bombarder de très haut les batteries de DCA.Trois avions tombèrent en flammes, et les autres éparpillèrent en laissant tomber leurs bombes proches de travailleurs nervillois dans les champs. Le lendemain vers midi, deux ou trois avions ont tracé de la fumée blanche au dessus de Nerville en direction est/ouest, puis un grand nombre de bombardiers arrivèrent d'Angleterre et retournèrent vers Cassan . Le raid dura une demi heure, mais il n'y avait pas de signe des canons de DCA. Ceux-ci et la compagnie allemande avaient disparu . Un avion très bas a lancé ses bombes dans la forêt avant de survoler le village. Il a atterri sur le territoire de la commune de Maffliers. C'était un "*lancaster*".L'équipage aurait sauté de l'avion avant que celui-ci ne culbutât le long de la route, et l'avant de l'appareil ne tombât dans le fossé au bord de la forêt. Certains membres de l'équipage blessés, et d'autres pas, furent pris par l'ennemi. J'ai reçu ces détails du garde forestier de la grille du bois-carreau. Le rôle de la *Résistance* après le raid a été qu'un jeune homme barbu, un docteur, a traversé le village dans sa voiture. A l'arrière, il y avait un jeune homme à la tête bandée. Il paraît, selon ce que ma mère m'a dit, qu'il y avait d'autres hommes tapis sur le plancher de la voiture. Un des voisins a dit que c'était un bûcheron qui avait été blessé.
Ce jeune docteur était un des trois ou quatre jeunes gens basés dans la ferme Commelin. Il y avait une dame rousse, le docteur barbu et un autre homme, avec des cheveux noirs frisés, qui transportait de la soupe faite à la ferme vers la forêt, dans une marmite en cuivre. Je pensais que ces jeunes étaient tout simplement des campeurs venus de Paris.Après tout, Nerville a toujours eu ses touristes de week-end même pendant l'occupation. Un homme transportant une marmite devant la sentinelle de la porte du château "méritait" la surveillance des allemands. J'ai appris que le docteur avait été arrêté par l'ennemi. Il a dû creuser sa tombe, puis a été fusillé.
De temps à autre, un camion ou un tank allemand, a traversé le village. Les routes goudronnées avaient été bombardées "par un heureux hasard". Les allemands sont alors venus en grand nombre le 15 août, mais je me souviens de voir un camion tourner sur la place le dimanche 14, avec plusieurs hommes. Il paraît que le camion était conduit par la *Résistance* qui avait fait deux prisonniers allemands. Ceux-ci ont été libérés ensuite, après s'être arrêtés dans la maison en face de celle où habite maintenant Pierre Le Guillermic. Quand les allemands sont venus, ils ont fouillé la maison de la grand-mère de Pierre par erreur, sans rien y trouver.
La *Résistance* aurait tué deux allemands dans leur voiture et fait deux autres prisonniers A la fin août, un grand nombre de résistants sont arrivés au village dans l'après - midi, sans doute pour chercher des soldats allemands.
Les américains arrivèrent un peu plus tard.
Le 15 août, la *Résistance* ne semblait pas être au village. Monsieur Commelin était accompagné par un allemand pour aller à la mairie. La partie de la ferme où l'ennemi trouva l'imprimerie clandestine fut incendiée. Les petites affiches collées sur les portes par la résistance furent raclées.

ROLAND G. DUCLOS

P.S." En août 1984, juste avant son décès, j'ai parlé *(*)* au voisin de Pat. Cet homme avait pris part au raid de La Chapelle, en été 1944. Il était un "*tail-end-Charlie*":le mitrailleur dans la queue de l'avion, un "*lancaster*". Grâce à la *Résistance* qui savait que le raid devait avoir lieu cette nuit là, les cheminots ont été mis dans des abris loin du chemin de fer."
(*) Roland Duclos habite près de Londres.

ROLAND DUCLOS AJOUTE :
15 août 1944
" Il faisait chaud, ce jour du 15 août 1944. Après le déjeuner, mon père et moi allèrent dans le jardin du *Fonds-des-Ruelles*. En revenant, nous avions fait un brin de causette avec une famille du village, disant qu'il ferait mieux de travailler pour améliorer le sort des hommes plutôt que de se faire la guerre.
On était à l'époque quand les allemands avec leurs canons de DCA avaient quitté le château de Nerville. Deux grands raids avaient presque neutralisé les dépôts d'explosifs à

Cassan. On risquait toujours d'être mitraillé par un avion allié cherchant une cible ennemie et si on avait la mauvaise chance d'être à côté. Tout semblait assez calme. De temps à autre un véhicule ennemi errait dans le village. On craignait qu'une bataille ait lieu dans le voisinage. Après tout on avait eu quelques obus au *Bout-d'en-Bas* en 1940. Un certain temps après notre retour à la maison, on entendit des voix sur la Place de la mairie. En regardant par la fenêtre, on vit trois soldats allemands forçant le propriétaire d'en face, les pieds nus, hors de son café , pour qu'il se tienne debout sur la Place. Peu de temps après les soldats sonnèrent à la porte de la mairie, si violemment qu'ils cassèrent le fil de la cloche. Un vieil officier allemand chauve et avec des lunettes épaisses, veut mon père qui était allé voir un ami au *«Pilon»*
- Où est le *Pilon,* dit-il ?
- Ces articles au coin de la mairie (prix pour une tombola), c'est pour les terroristes ? ".
- Non, c'est pour aider nos prisonniers .
Evidemment personne ne pensait que la *Libération* était si proche ! Nous sommes allés chercher mon père qui seul savait où se trouvaient les dossiers voulus par monsieur le maire et l'officier. Entre temps, sur la place, les nombreux allemands et miliciens, tous armés, avaient réuni les hommes du village en groupes selon leurs âges à partir de seize ans. Il y avait une grosse mitrailleuse braquée devant un des groupes. L'officier en charge était à côté et un soldat mis une ceinture de balles dans son arme pour terroriser le groupe. Le propriétaire de la ferme accompagné par des soldats faisait un va et vient entre la mairie et sa ferme. Soudain on entendit des explosions. C'était des grenades que des soldats avaient lancées dans la grange alors qu'un villageois essayait d'éteindre un feu. Peu après on vit de la fumée s'élever. Le foin, sans doute, dans la grange au-dessus de l'étable brûlait. On apprit que des soldats allemands, passant sur le territoire de la commune sur la route de Pontoise à Beaumont, à travers la forêt avaient été tués par la *Résistance* basée à Nerville. L'officier dans la mairie, se rendant compte que mon père n'était pas responsable, lui dit d'aller à la cuisine, mais peu après , il revient lui demander de préparer une valise, car il devra aller travailler en Allemagne. Un soldat dans la mairie, à une question de ma mère, lui dit qu'il reviendra s'il n'a rien fait, et puis nous salue avec un "Heil Hitler".

Le convoi allemand se prépare à partir avec une douzaine de villageois. Ils sont arrivés de l'ouest et se dirigent vers l'est de Nerville. Un homme âgé, voulant retirer quelque vêtement de sa maison" est poussé violemment hors de l'arrière du camion.Une heure après, le convoi revient Mon père donne des conseils à ma mère au sujet des légumes , en précisant que nous devrons manger cet hiver. Les camions disparaissent vers l'ouest du village.
Les pompiers de Presles arrivent. Les habitants commencent à discuter: Des allemands ont trouvé du vin dans une cave , près de la ferme, et sont devenus ivres. Il y avait des français parmi les ennemis. Celui qui m'avait dit qu'il fallait aller sur la place. Un officier aurait dit , que si des allemands étaient tués sur le territoire de la commune, le village serait "flambé". On essaye de comprendre ces événements inattendus. Le soir, le ciel devient couvert. Il pleut dans la nuit. Certains sont libérés et reviennent à Nerville.... Les hommes étaient en ligne devant un mur paraît-il.
Deux jours après, ma mère va à la kommandantür à Enghien. Les hommes ne sont pas là. Ils ont été emportés. Elle va à Clichy pour aviser des cousins qui auraient dû venir à Nerville pour déjeuner le quinze août. Heureusement pour eux, aucun train ne circulait de la gare du nord à cause des hostilités. Les américains étaient aux portes sud de Paris. Quelques jours après, on apprend que monsieur Commelin a été fusillé. Une gentille voisine nous invite à coucher chez elle dans la nuit jusqu'à la libération. Les allemands auront à trouver des moyens d'entrer à la mairie , s'ils se présentent dans la nuit !Un char d'assaut a traversé le village laissant ses marques dans la rue...
Un camion chargé d'allemands descend la rue du *Fonds-des-Ruelles*. Ma mère, mon frère, et moi étions dans le jardin. Un autre jour, un avion va bombarder, en piqué, un objectif à Presles/Courcelles. Un matin, cinq ou six avions venant du sud-ouest vont bombarder la piste de l'aérodrome de Berne.
Il n'y a pas eu de bataille à Nerville, mais deux ou trois jours avant la fin des combats on voit de la fumée et on entend la canonnade sur le plateau du Vexin. Le jour de la" *Libération*", ma mère me dit : "Papa dort".
Un brave homme avait photographié toutes les victimes de Domont, et elle a identifié mon père. Un fonctionnaire lui avait dit qu'il y avait un homme parmi les fusillés, avec une petite moustache, mais qu'il était plutôt grand.
N.B. Roland Duclos fut le témoin des événements qu'il décrits. Le soir de la tragédie il fut invité avec sa maman et son frère à dormir à la ferme de monsieur et madame Van Hyfte. En octobre 1944, Roland fut inscrit à l'école du centre (cours complémentaire) à Asnières. Il résida alors chez sa tante à Bois-Colombe. Son frère cadet , Pierre rentra en classe à Nerville, dans la classe de madame Mauger. Madame Duclos, veuve de Paul Duclos résida dans le logement de l'école de Nerville jusqu'au 13 juin 1945.
Après avoir vainement cherché un emploi en France, elle décida de retourner avec ses enfants en Grande-Bretagne où elle était née.

GLADYS MAY DUCLOS
Elle écrivit à ses belles-soeurs en Ardèche le 16 octobre 1944. Voici cette lettre qui fut la première qu'elle écrivit:
«Nerville, le 16 octobre 1944. Chères soeurs, Je pense que le courrier va marcher plus normalement bientôt, donc je commence une lettre. Aujourd'hui, j'ai reçu vos gentilles lettres avec celle du curé. Elles m'ont toutes touchées. Vous autres, vous savez ce que c'est que d'être dans la peine, vous en avez tant eu du malheur aussi. Je n'avais pas le courage de vous écrire moi-même. Je pense que monsieur le curé s'est bien acquitté de sa pénible mission . Cela fait deux mois que mon pauvre Marius *(Paul Duclos a toujours été appelé «Marius», son 1er prénom, dans sa famille*) est parti, mais malgré cela, tout le monde à qui on parle ici, parle de ces malheureux. Marius était aimé de partout. Iln'avait pas d'ennemi. Il a fallu que cette malheureuse affaire arrive juste quinze jours avant la *libération.* Je ne sais pas ce que je vais devenir. Il y a des jours où ça va à peu près, mais d'autres jours où je suis complètement découragée. Tous les jours, je m'aperçois comment Marius me manque. Il m'aidait tant qu'il pouvait, et il était toute la journée ici dans la maison. Maintenant, je vis comme une bête, sans heure, sans parler. Je n'ai envie que de m'enfermer pour ne rien voir et rien entendre. Vous ne pouvez pas savoir, mais je suis seule avec Pierre. Roland va au cours complémentaire d'Asnières. Alors, il vit chez Nénette et quand les trains

marcheront mieux, il viendra tous les samedis à Nerville. Il est lfeureux comme tout, et tout le monde, les instituteurs etc... sont très gentils pour lui. Je sais qu'il est bien soigné, alors, je suis tranquille popur lui. La maison sonne bien creux depuis que Marius et Roland sont partis. Monsieur le curé doit vous avoir dit comment ces pauvres hommes sont partis. Le fait est qu'ill y avait deux allemands trouvés morts dans la commune le 13 août. Les FFI avaient tiré sur trois, en avaient tué deux et le troisième s'est sauvé.C'est celui-là qui a raconté l'histoire et c'est pour cela que les allemands se sont amenés le 15 août. Il y avait des «filles» ici qui travaiillaient pour les allemands et qui auraient vendu la mèche au sujet de la machine à imprimer trouvée chez le fermier. Bien sûr, les allemands sont allés directement à la ferme et ont découvert le pot aux roses. La ferme était incendiée. Mais, ça c'est peu de chose à côté du reste. Ces hommes étaient amenés à
6 heures 30 du soir à Enghien , en passant par l'Isle Adam *(mais ce n'est pas tout exact dans le journal)*. Ils étaient interrogés dans la nuit, et le 16 août à) 16 heure 45 du soir, ils étaient amenés dans le bois de Domont et fusillés froidement. Les allemands savaient bien que ces hommes n'étaient pas coupables, mais ils les voulaient comme otages. Malheureusement, quelques jourd avant les FFI avaient tiré sur un capitaine allemend et l'avaient blessé, alors ce sont nos hommes qui ont payé pour cela.L'officier qui était dans la maison m'avait dit de préparer une petite valise pour Marius, et quand je lui demandais pourquoi, il me répondit: « On va l'interroger, et puis, il ira travailler en Allemagne comme il sait écrire». Bien sûr, moi je lui ai fait sa valise avec du linge, des serviettes et du savon, et de quoi manger pendant quelques jours. Inutile de vous dire que tout ça est parti, de même que son portefeuille, carte d'identité, béret. Quand on est retourné plus tard à la mairie de Domont, ils nous ont rendu les objets trouvés sur les morts. J'ai eu trois mouchoirs de poche, un vieux porte-monnaie avec 150 francs dedans et son alliance. Voilà tout ce qu'on a rendu de mon mari. Le lendemain du jour où ils ont été arrêtés, je suis partie d'abord à l'Isle Adam pour savoir où on les avait amenés. Le lendemain je suis allée à Enghien. Là, les allemands m'ont dit qu'ils ne savaient pas où ils étaient. Seulement, ils étaient tous partis ensemble. Il fallait m'adresser à la sûreté allemande à Paris. J'y suis allée tout de suite, mais impossible de trouver cet endroit là. J'ai roulé comme une folle dans Paris, parmi les camions et les tanks allemands qui vidaient les lieux. Enfin je suis revenue découragée et avec ma musette de ravitaillement intact. A ce moment là, ces brutes l'avaient déjà fusillé et l'enterrement avait lieu au moment où je passais, mais sur une autre route.J'étais loin de me douter d'une chose pareille. La municipalité de Domont a été très chic. Les boches lui avaient dit d'enlever les corps immédiatement et de les enterrer tous ensemble, sans cercueil. Mais le maire a vite envoyé chercher des cercueils provisoires, et ils étaient photographiés et mis en bière. Les allemands étaient toujours derrière en train de leur botter le derrière parce qu'ils n'allaient pas assez vite. Le 11 septembre, les pauvres corps étaient exhumés. J'avais fait un oreiller et envoyé un beau drap à plier pour le pauvre Marius. Il est maintenant dans un épais cercueil en chêne, bien arrangé dedans et j'espère qu'il repose en paix. Il porte son costume gris, son pardessus, mon cache-nez bleu d'hiver, comme je ne trouvais pas le sien en dernière minute, et ses souliers marron. J'ai la photo prise quand il était mort. Je la garde soigneusement. C'est le dernier souvenir de mon pauvre mari. En partant d'ici, il me recommandait le jardin, et de ne pas le laisser tomber dar il fallait manger l'hiver, de continuer mes leçons etc... Il disait aussi à Pierre : « Sois gentil et obéis bien à la maman. Papa va revenir après la guerre ». A Roland, il l'a appelé tout près du camion et lui a dit de bien travailler et surtout d'être gentil pour la maman. En dernière minute, il m'a dit « Bon courage !». Et moi aussi je lui ai souhaité, en ajoutant: «Ce ne sera pas pour longtemps».
Je pensais à la fin de la guerre et non à la fin de sa vie. Il y a Marius, monsieur Sadier, et le jeune Harlay qui sont enterrés côte à côte, immédiatement à l'entrée du cimetière. Le maire-adjoint nous a laissé choisir des places à perpétuité où nous voulions. J'ai fait faire une croix de bois qui est argentée, faute de peinture. Dessus est accroché le christ que les parisiens ont offert. Les enfants qui ont réussi à l'examen cette année ont apporté une belle couronne de chrysanthèmes en céramique que je poserai sur la tombe pour la Toussaint. Les autres enfants de la commune avec de l'argent que j'ai ajouté ont offert un beau livre en marbre sculpté avec un motif de roses. Je fais mettre sa photo dessus. Madame Sadier m'a donné un bégonia et un géranium. J'ai deux vases de fleurs fraîches. Alors vous voyez que la tombe n'est pas négligée. J'y vais tous les jours. J'avais fait dire une messe pour lui au bout du mois. C'est tout ce qu'on a pu faire pour le pauvre martyr. Un peu plus tard, je vais faire des photos de Marius. Il y en aura une pour vous. Ce n'est pas la peine que vous vous déplaciez en ce moment. Les trains doivent marcher, mais lentement. Il faut faire plusieurs transbordements. Il y a toutes les chances que je resterai en France...J'ai fait une demande pour entrer à la SNCF comme interprète, mais je n'ai pas de réponse...Je ne sais même pas si je vais avoir assez pour vivre même en travaillant. .. Il va falloir que je m'arrête et que j'aille me coucher. Je vous embrasse bien fort... GLADYS.
P.S. Heureusement que cette *libération* s'est mieux passée pour vous que pour nous. Marius n'était pas sans se faire du mauvais sang pour vous.

MADAME SIMONE ZANIN, NÉE SADIER :

Elle écrit : «... les soldats commençaient à grouper les hommes sur la place. Ils sont venus chercher mon père sans ménagement et l'ont emmené à la mairie.L'heure m'échappe, peut-être deux heures de l'après-midi, la chaleur était torride. Notre maison a été fouillée de fond en comble, sans ménagement pour les meubles et pour les objets. Tout cela pendant que ma mère et moi étions debout face au mur en plein soleil. Il y avait des miliciens français parmi ces soldats. Ils le disaient eux-mêmes. Pendant ce temps, la ferme de monsieur Commelin avait été elle aussi fouillée. Certes, ils ont trouvé des tracts appartenant à la *Résistance*. Mon père était probablement au courant...Il ne nous en parlait pas mais montait fréquemment à Nerville. A un moment on a vu que certains bâtiments de la ferme brulaient, car des escarbillesde paille enflammée volaient dans l'air. Quand nous avons pu aller jusqu'à la grille, nous avons vu mon père, monsieur Duclos et monsieur Commelin traverser la rue et être poussés dans un camion devant ce qui devint les «*quatre saisons*». Je courus jusqu'au camion dont la bâche arrière n'était pas baissée. Ils étaient assis sur des bancs, avec en plus les jeunes Harlay et Roger Fort (qui

lui heureusement a été libéré le soir). Mon père m'a crié: «Restez bien ensemble, ta mère et toi ». Mon frère lui avait été envoyé en Allemagne en 1942. Il est rentré en triste état et a mis plusieurs années à s'en remettre aorès trois ans passés à Berck. Possédant un peu un allemand
scolaire, j'ai demandé ce qu'ils allaient faire d'eux. Ils m'ont répondu: « *Tous morts !* »
Puis, le camion a démarré avec les autres. Ils avaient tellement bu avec ce qu'ils avaient trouvé dans les caves, qu'à moitié ivres, ils sont partis. Le camion a défoncé le petit muret à la sortie du pays, mais ils ont pu repartir. Il y avait aussi un jeune homme, ça me revient qui venait de Presles à bicyclette voir sa fiancée. Il a été embarqué lui aussi dans le funeste camion et a été fusillé sans raison. Je crois qu'à son retour monsieur Fort a raconté à madame Duclos que lors d'un arrêt du camion sur le parcours de la kommandantür d'Enghien, son mari et mon père ont sauté du camion et se sont faufilés dans le couloir d'un immeuble. Ils ont été repris et frappés à coups de crosse. Puis, plus rien malgré les démarches entreprises. Après des jours et des jours d'attente, le maire de Domont nous a averties qu'il avait retrouvé les corps dans la forêt.Il avait surtout reconnu mon père qu'il avait eu l'occasion de rencontrer. Mon père n'avait plus une seule dent en or. !
D'après les coups de mitraillette entendus de Domont, ils seraient morts l'après midi du 16 août. D'autres avaient paraît-il été fusillés les précédents jours. Les allemands à l'approche de la libération quittaient leur antre et ne s'encombraient pas de prisonniers.
A peu près un mois après la municipalité de Nerville a fait des funérailles imposantes dans la cour du château et chacun a enterré ses morts, là où le souhaitaient les familles. Mon père avait 54 ans. Monsieur Duclos était plus jeune, les autres aussi Ce sont de terribles souvenirs. J'avais juste 19 ans. Je n'en suis pas encore remise, sûrement jamais.
Je ne puis donner d'autres détails...ceci sans assurance : des soldats allemands auraient été tués sur la route des Coutumes le 14 août et auraient été laissés sur place. Retrouvés, le pays aurait été victime de leur vengeance. Il y avait un réseau de Résistance autonome à Presles. On les a cités, mais je ne sais s'ils ont commis cette erreur. Je n'ai aucune preuve de la véracité de mes dires. Peut-être ? D'autres ont parlé de délation concernant les activités de la Résistance du petit groupe de Nerville...
Dieu seul le sait ! ».

S.Z.

MADAME SIMONE COMMELIN

Elle est la veuve de monsieur André Commelin. Le 5 décembre 1995 elle écrit une longue lettre dont voici un extrait : «...le temps passe sans que je m'éloigne des faits qui ont causé aussi le sacrifice de nos voisins et amis. J'ai reproduit le rapport établi à la demande de la préfecture quand les faits ont été connus dès la libération qui eut lieu le 30 août à Montsoult ». Voici le texte de ce rapport rédigé en septembre 1944 à l'attention de Monsieur le Préfet.

« 15 août 1944, à Nerville. Quelques jours auparavant :
« Le 13 août , les gars de la *Résistance* avaient pour voler un camion aux allemands tué deux soldats et fait cinq prisonniers dont l'un était laissé ligoté en forêt, les autres amenés en camionnette dans la petite maison louée par eux à monsieur Commelin». Le mardi 15 août, à 15 heures, quelques motos circulent à vive allure dans le pays. Mon mari et moi sommes occupés à ranger des papiers. Je prête l'oreille. Nous continuons. Quelques istants plus tard j'entends passer puis s'arrêter un camion. Je vais à la porte. A ce moment, des petits jeunes gens qui bavardent souvent sur la place du château disent: « Il y a des allemands qui nous ont chassés. Ils ont l'air bien méchants ». Derrière eux arrive Julienne Varin., toute émue : « Il y a des camions d'allemands dans le pays, sauvez-vous, ils ramassent tous leshommes dans les maisons » . Mon mari me quitte alors et descend vers le hangar et le pré situé sous la ferme. Je sors sur la route. Un camion est arrêté à la porte. Je m'avance jette un coup d'oeil sur la place de la mairie et je vois que deux hommes : messieurs Mandot et Dumontier Joseph y sont sous bonne garde. Dumontier fume. Je parle un peu aux soldats du camion pour me renseigner:
-« Que se passe-t-il ?».
- «Nous n'en savons rien ».
- « Peut-être avez vous besoin d'un interprète ? ».
- « C'est inutile, nos chefs parlent français».
Un soldat me demande des cigarettes : « Je nen ai pas».
Je rentre vers la ferme. A ce moment quelqu'un me dit que je ne vois même pas: « Madame Commelin, votre mari est dans le fond du pré entre deux allemands». Je descends au pré par le plus court, la cour des communs du château dont les propriétaires nous ont laissé la jouissance, sans toutefois accepter d'inclure ces bâtiments dans notre bail. Près du hangar je vois monsieur Cochonnot qui me confirme qu'il vient d'apercevoir mon mari. Je descends en faisant de temps en temps: oup ! oup ! Quand la voix de mon mari répond, je demande:
-«Tu n'es pas seul ?»
- «Non».
J'arrive à la barrière. Mon mari et monsieur Deforge sont là debout dans la luzerne. Une sentinelle est à côté, un autre environ à vingt cinq mètres. Ils guettent vers le village, mitraillette ou fusil à la main. Je demande au premier soldat quelques explications. Lui enfin me dit:
- «Nous cherchons des terroristes»
- «Mais ces hommes nes sont pas des terroristes !»
- «Cependant, ils n'ont pas de papiers»
- «Eh bien dis-je, ils sont du village, ils n'ont pas besoin de papiers quand ils sont chez eux»
- «Où est le village ?»
- «Tout près dans ces arbres, en haut du pré»
- « Allons-y donc pour y chercher les papiers»
Nous remontons à quatre: mon mari, la sentinelle, monsieur Deforge et moi. En chemin je parle, j'essaie de savoir pourquoi ils croient trouver des terroristes à Nerville. Le soldat ne sait rien ou ne veut rien dire. Nous remontons par la cour voisine. Arrivés à la porte de la ferme, nous trouvons un SS qui demande du regard des explications à l'autre. Celui-ci lui dit en allemand et je note avec plaisir la nuance : «c'est une brave femme *(sie ist gûte Frau)*. Nous venons chercher les papiers de son mari». «Bien répond l'autre d'un ton sec filez tout de suite sur la place». Le soldat disparaît. Mon mari a pris ses papiers. Il me demande de chercher son livret militaire dans la poche de son veston propre. Je le lui donne, et l'accompagne sur la place en disant à la bonne de s'occuper des deux petits qui sont à la maison. Le SS à qui je demande des explications me dit: « Ce n'est pas dangereux, c'est une simple vérification de papiers. Vous pouvez me croire. Je suis français comme vous». Je ne suis pas admise sur la place, où les hommes sont en groupe et déjà

nombreux. Des chefs sont sur le route devant le place. Un side-car répare au pied du café Groux qui fait l'angle de la place. Je commence à demander quelques renseignements aux soldats du side-car qui ont entamé la conversation en demandant si on aura à boire ? L'un d'eux me dit : « On cherche des terroristes». Etonnement de ma part. Il continue pour me convaincre: «Il y a eu dimanche un engagement entre soldats allemands et terroristes, les deux soldats sont revenus et ils sont ici aujourd'hui pour reconnaître les terroristes». Comme je m'étonne et à juste titre ne sachant pas que les prisonniers auraient été relâchés. Un SS passe et vient vers nous. Il regarde le soldat d'un air sévère. L'autre se tait. La vérification de papiers continue sur la place. Au bout d'un moment et après que les chefs aient vainement essayer de faire rentrer les femmes qui se pressent dans la rue à une certaine distance. Moi-même je suis la première pour tenter d'avoir d'autres explications. On entend des coups de feu en direction de la ferme. Les femmes se regardent. Je dis: «C'en est sans doute un qui ne veut pas se soumettre au contrôle et qui va se faire tuer».Mais je vois partir quelques soldats au pas de course vers la ferme. Je suis... A ce moment, ma mémoire me fait sûrement défaut. Je me retrouve dans la cour voisine de la ferme. Le camion allemand est placé sous les fenêtres du local attenant à nos greniers, et il y tombe des vêtements et objets divers. Un SS m'aborde avec des photos dans les mains:

- «Qui habite ici ?»
- «Un jeune homme et sa mère, réfugiés parce que sinistrés depuis le bombardement de La Chapelle. Ils sont partis depuis quelques jours à Paris».

Il me montre les photos. Je ne puis faire autrement que de reconnaître Pierre sur l'une d'elles. Il continue :

- «Savez-vous ce qu'il y a ici ?»
- «Non»
- «Une imprimerie»
- «Non je ne savais pas»
- «Vous deviez en entendre le bruit ?»
- «Nous n'avons jamais rien entendu»
- «Les autres voisins non plus ?»

Les voisins immédiats : monsieur Constans de l'Isle Adam et sa famille ne sont pas interrogés.

Je me rapproche de l'avant du camion. Mon mari et monsieur Deforge sont là, le nez au mur, les bras en l'air. Un soldat gifle mon mari.Un chef m'appelle et me demande si nous avions connaissance de l'imprimerie. Je réponds négativement. Il me montre des crève-pneus et un cachet à croix de Lorraine, puis des brassards pour bien me prouver que ces gens étaient des terroristes :

- «Cela, se peut, mais je n'aurais pas cru que ce monsieur faisait cela,»
- «A qui était ce local ?»
- «Au même propriétaire que le château, les réfugiés ont demandé asile. Nous leur avons dit qu'ils pouvaient prendre cette chambre. Nous avons de même placés ici madame Constans et monsieur Tardivel».

A ce moment, des flammes crépitent et sortent des fenêtres du premier étage. Mon mari se retourne et me dit :

-« Préviens les que la ferme va brûler et va voir pour arrêter le feu».

- «Que veux-tu faire ?»
- «Je préfère rester ici».

Les soldats sortent les bêtes de monsieur Tardivel, les vins et les apéritifs de madame Constans qu'ils chargent dans un petit camion. Ils chargent aussi un fût de 400 litres de gasoil et un de 50 litres d'essence, placés dans le garage dont nous avions la jouissance. Je fais un saut à la maison pour dire à la bonne d'envoyer les enfants chez les voisins et de déménager le linge et les vêtements si le feu gagne. Je prends mes papiers et mes économies et je pars les porter à la mairie. Les hommes sont toujours là. Monsieur Sadier est sur les marches du perron. Je m'avance pour lui donner mes papiers, mes valeurs et l'argent liquide dont nous disposions. Il me répond: «Mettez plutôt cela chez madame Duclos, je suis prisonnier aussi». Deux gradés s'avancent. L'un d'eux veut fouiller. L'autre l'en dissuade : «Tu vois bien que ce sont ses papiers». Je donne ma boîte à madame Duclos. Je retourne à la maison pour voir ce qu'on a fait des enfants, puis dans la cour voisine. Mon mari n'y est plus. Des gens me disent qu'il est sur la place. Je parlemente avec un allemand qui est de l'Isle Adam. Sans résultat. Il n'est rien et ne peut rien. Tout à l'heure un SS m'avait dit : «Votre mari était au courant de l'impriemrie puisqu'il sortait du local quand on l'a pris». J'ai nié et retrouvé la sentinelle du pré qui a témoigné que mon mari était dans la pièce de luzerne. A la porte de la ferme un soldat me montre le *«mai»* : «Pourquoi cela ?». Je lui dis : «C'est pour marquer la fin de la moisson».Il n'est pas convaincu. Au passage je remarque qu'on charge les vins de Constans. On me dit que mes enfants sont chez Rouzé. Je retourne sur la place. Mon mari, messieurs Sadier, Duclos, Marcel Harlay, Henry Douay, Tiphaine, le père Deforge, Roger Harlay et Roger Fort sont tournés vers le mur, les mains au dos. Un SS derrière eux sur la route «fonctionne» de temps en temps la mitraillette. Je passe derrière lui sur le trottoir. Madame Bigot passe le nez à sa grille. Je lui dis : «Si on me chasse je rentre chez vous». Un SS m'appréhende :

«Que faites-vous ici ?».

«Je veux voir ce que vous allez faire».

«Ce n'est pas votre place»

«Vous avez dit tout à l'heure que ce n'était qu'une vérification de papiers. Je suppose que ce n'est pas dangereux. Je voudrais vous dire que vous faites erreur, que ces gens ne sont pas des terroristes»

«Vous en êtes aussi. Pourquoi venez-vous toujours ici, si vous n'êtes pas au courant ?»

«Pourquoi ?...Je veux voir».

«Les autres femme sont plus loin, pourquoi venez vous toujours ici puisque les autres restent là-bas» .

«Les autres femmes ont peut-être peur, mais moi je n'ai pas peur».

Le soldat ne peut se contenir sans doute : « Ferme-la, et mets toi au mur. J'obéis. Mais il ne me laisse pas me mettre à côté de mon mari. Il me fait mettre à gauche des hommes, séparée d'eux par la porte des Groux. Je cache mon visage dans mes mains. Je pense aux enfants, à ma mère qui doit venir au-devant de moi sur la route, puisque je devais aller goûter chez elle et qui doit s'impatienter. J'entends le déclic de la mitraillette. Je pense que je vais mourir avec les hommes. Mais je n'y crois pas car je n'ai pas peur.Je cherche à voir André. Je rencontre ses yeux tristes. Je me demande ce que je vais faire. J'attends. Au bout d'un moment, je ne puis dire si cela dure cinq minutes ou une demi-heure, le SS me fait retourner et me fait signe de partir. Je m'éloigne un peu. Des soldats dans une voiture m'interpellent et me disent :

«Grand malheur madame, oui parce que vous ne voulez

rien entendre et que vous punissez les innocents».
Un autre :
«Depuis quand êtes vous mariée ?»
«Dix ans».
«Combien avez vous d'enfants ? Où sont-ils ?»
Je réponds et je regarde le camion à benne métallique qui vient se placer sur la place. On y fait monter les hommes.Je donne la main à André. Il monte. Il se place en avent. Je passe sur le côté du camion. Les autres otages montent. Il me tend la main. Je ne puis qu'y appuyer mon front, le camion est si haut. Et nous nous regardons. Il me dit: «Pour la ferme tu feras au mieux, il est urgent de couper les regains».On entend des explosions. Il pense que c'est peut-être du carburant et m'envoye y voir. Je ne veux pas le quitter. Il insiste pour que je fasse enlever les bidons de gas-oil de la grange. J'y cours. J'apprends que le tracteur est garé au fond du pré, que les fûts sont garés. Les femmes déménagent mon linge. Les hommes qui ont pu être libérés sont au feu. A la laiterie, un soldat essaie avec la vachère de déménager le frigidaire. C'est si lourd que je leur dit de le laisser. Ils quittent. Je retourne sur la place. Le camion part, au milieu su silence atterré de la population et des cris des soldats allemands. Je rentre à la ferme. Mon déménagement est sur la place du château. (*Deux jours plus tard, j'ai trouvé dans le coin du frigo, un paquet de tracts de la Résistance : «Thérèse»)*. On me donne une chaise et je demande un verre d'eau. Monsieur Besson est là. Il a été blessé par un éclat des grenades qu'on a entendues. Je me décide à partir pour Maffliers, mais voici de nouveau les camions... Nous saurons plus tard qu'ils sont passés à Presles et qu'ils ont lâché le fils Tiphaine, sur la déposition formelle de madame Midy qui le dit de Presles et non de Nerville. Le camion arrête sur la place de la mairie. Je viens voir mon mari. Je lui propose de lui donner une couverture. Il accepte. Un soldat me dit que ce n'est pas la peine. Il ne veut pas que j'aille en chercher. «Il ne fait pas froid», me dit-il. De nouveau le convoi repart. C'est fini cette fois. Je saurai le dimanche matin que les otages ont été fusillés à Domont. Que c'est certain pour mon mari qui avait son livret militaire sur lui. Le surlendemain, rentrant à la ferme après avoir fait une course, je vois devant moi deux allemands à bicyclette. Je ralentis pour ne pas les doubler. Force m'est de passer devant eux. Ils arrêtent devant la porte de la ferme. L'un d'eux est Toto, pensionnaire chez monsieur Duminy à Maffliers, l'autre est un jeune soldat armé d'un fusil. Toto montre à l'autre du bras droit dans la direction des dégâts. Puis tous deux repartent.
À noter:
Si la majorité des soldats semblait suivre le mouvement malgré que certains auraient eu tendanceà la compassion les SS français qui étaient là et la majorioté des chefs se sont montrés vraiment terribles, les habitants de "nerville sauraient le dire».

Témoignage du dernier otage survivant

Deux jeunes gens ont été embarqués le 15 août dans les camions : Roger Harlay et Roger Fort. Roger Harlay est décédé depuis peu. Roger Fort a vécu l'horrible calvaire. «Pourquoi a-t-on été relâchés écrit-il, peut-être notre jeune âge, moi 17 ans et lui, Roger Harlay 18 ans ? Par la suite, j'ai appris qu'il se pourrait que deux ou trois personnes aient été libérées après nous. Voilà les souvenirs que j'ai gardés de ces deux jours d'août 1944. Je ne peux être que favorable à ce que l'on se souvienne de ce qui s'est passé à Nerville le 15 août 1944».

ROGER FORT :
«Compte tenu des témoignages reçus, c'est la suite après notre départ en camion qui peut intéresser. Pour plus de facilités d'expression, je nommerai les soldats de la Wehrmacht : « les verts», et ceux que je pense être de SS en uniforme noir, « les noirs». En ce qui me concerne, je n'étais pas dans le ou les camions où se trouvaient Monsieur Sadier et les autres qui ont semble-t-il été dirigés vers l'Isle Adam directement. Voilci donc ce que j'ai vécu après mon départ de la place de la mairie de Nerville.
Nous étions deux otages dans le camion parmi les armes (mitrailleuses, mitraillettes, grenades incendiaires etc...) entourés de soldats verts.L'autre otage a été libéré à Presles vers l'église. A Nerville en fin d'après midi, nous sommes allés au Pré-David. Mais avant d'y arriver le convoi s'est arrêté car des avions anglis nous survolaient; de ce fait, les allemands ont quitté les camions pour aller se cacher au Pré-David. Nous étions un peu plus bas que la sablière. J'en ai profité pour m'éclipser, amis les avions ayant disparu, les verts sont revenus. J'allais atteindre la petite sente longeant le parc du château lorsque j'ai entendu crier. Je me suis retourné. Un allemand m'avait mis en joue. Je fus donc obligé de revenir et remonter dans le camion. Ensuite, direction la forêt de Carnelle. Pourquoi cet endroit ? Au lieu-dit *la Cave* deux hommes ont été contrôlés puis sont repartis après avoir montré un brassard vert. J'ai pensé qu'il s'agissait peut-être d'espions. Dans la forêt de Carnelle, nouvel arrêt qui s'est expliqué par la découverte d'un engin qui semblait être une mine enfouie sur la route que nous prenions. Après avoir exploré le secteur les allemands ont ramené deux jeunes français en tenue de campeurs qui étaient je crois d'Arnouville-Les-Gonesse. Quelle bravoure de ces deux jeunes gens mais aussi quelle brutalité envers eux. Puis nous avons été dans une propriété de Presles qui se trouve être la dernière sur la droite en direction de Beaumont. Après un assez long moment, direction Kommandantür de l'Isle Adam dans l'avenue des Bonshommes (la dernière propriété en haut à droite en montant, entourée de grilles) où j'ai retrouvé messieurs Sadier, Commelin, Duclos, les Harlay et Henri Douay, ainsi que d'autres que je ne connaissais pas. Ils étaient alignés les mains derrière la tête, même chose pour moi, le long du mur sur le trottoir de la Kommandantür. Un fait important à signaler. J'ai nettement entendu l'un des soldats en noir dire aux autres : « S'ils essaient de se sauver on les tire comme des lapins», et ceci en parfait français. J'en ai donc conclu qu'il s'agissait sûrement de français. Je crois que la nuit était venue lorsqu'on nous a fait remonter dans les camions pour arriver à la Kommandantür d'Enghien-les-Bains après avoir essuyé un orage (camion non bâché) vers Presles. Les verts nous fîmes entrer dans une pièce. Je n'ai par la suite plus revu les hommes en noir. Dans cette pièce, il y avait un canapé. Nous étions à même le sol, sauf deux ou trois sur le canapé, gardés par deux sentinelles en vert, armées chacune d'elles d'une mitraillette. Nous avons été avertis qu'en cas de tentative de fuite, ils n'hésiteraient pas à tirer.Nous avons passé le reste de la nuit et le matin du 16 août dans cette pièce, après avoir , si je me souviens bien, réclamé de l'eau pour boire. Ce qui a été accepté. Je ne me rappelle plus bien combien nous étions, peut-être une quinzaine, ne

connaissant que les hommes pris à Nerville. Je me souviens d'un homme à la barbe grisonnante qui a écrit sur un carnet pendant quelques moments. Il s'agirait suivant la description que l'on m'en a faite après du directeur de la chocolaterie des Forgets à l'Isle Adam.. Dans le milieu de la matinée du 16 août on nous a prévenus que nous allions passé à l'interrogatoire mené par un commandant allemand vert assisté d'un interprète. Messieurs Sadier, Commelin et je crois Duclos furent appelés les premiers. Je ne pense pas qu'ils furent malmenés. Mais ils étaient visiblement soucieux. Ensuite n'ayant plus d'ordre d'appel, je suis allé à cet interrogatoire. Il était peu-être onze heures. Cet interrogatoire pour moi fut bref. Le commandant après avoir regardé ma carte d'identité me demanda en allemand traduit par l'interprète si je n'avais pas d'autres vêtements car nous étions pour la plupart en chemisette, compte tenu du beau temps de la veille. Je répondis que non. L'interprète me dit que je pouvais partir. Je fus surpris, mais je n'en demandais pas plus. Je ne revis pas les autres, mais j'ai attendu un bon moment pensant voir sortir Roger Harlay qui m'avait dit qu'il passerait après moi. Nous nous sommes retrouvés à Nerville en fin d'après midi du 16. Il a eu quelques problèmes à l'interrogatoire car le commandant le soupçonnait d'être un terroriste et d'avoir une fausse carte d'identité. Ce qui n'était pas le cas.
Concernant les unités de cette rafle, je ne peux apporter aucune précision. Est-ce que les SS portaient en général une tête de mort sur leur calot ? C'est ce que j'ai cru discerner. Il me revient à l'esprit que j'ai demandé au chauffeur du camion qui était, semble-t-il, un civil français réquisitionné, ce qu'on allait faire de nous ? Sa réponse, peut-être nous envoyer travailler en Allemagne.

TEMOIGNAGE DE GEORGETTE DANIS,
employée à la mairie de Nerville, à partir de 1941 pour aider monsieur Duclos, puis secrétaire à la mairie jusqu'en 1946. Elle fut témoin de cette journée du 15 août.
Voici son récit:

« Il faisait beau et chaud ce mardi 15 août. Chacun écoutait attentivement la radio anglaise pour mieux suivre l'évolution des combats. On sentait que la *Libération* était proche. Les allemands étaient nerveux. Tout avait commencé quelques jours avant quand deux allemands avaient été faits prisonniers en forêts par des résistants. Que voulaient ces maquisards ? Prendre un camion ? Un soldat fut tué. Un autre s'échappa. Il reconnut paraît-il le village et pût le décrire à ses chefs. Il y eut paraît-il une dénonciation ? Toujours est-il que le matin vers neuf heures trente toutes les routes venant à Nerville, sauf la forêt ce qui est surprenant, furent contrôlées par les allemands. Le village était cerné. Les allemands étaient partout. Il y eut d'abord leur visite à la mairie, puis à la ferme de monsieur Commelin qui abritait dans une dependance la machine à imprimer des FFI. Ils étaient jeunes , actifs, sympathiques, ces FFI. On les connaissit bien . Il y avait une jeune femme rousse et un grand jeune homme très frisé. Ils allaient et venaient sans arrêt du village à la forêt. Leur maison était au bas de la grande côte du Pilon, de l'autre côté de la rue Saint-Claude. Les allemands par patrouilles de deux visitaient chaque maison et emmenaient les hommes et les jeunes gens D'abord, des militaires plutôt corrects posaient des questions. Ils semblaient se contenter des réponses qu'on faisait dans chaque maison;. Quelques heures plus tard la situation se durcit. Un gradé fit une nouvelle ronde. Il était accompagné par un français en uniforme de la LVF.Ils étaient très désagréables. Chaque maison fut fouillée de la cave au grenier. Ils ouvraient même les armoires. C'est à ce moment là que Marcel Harlay fut arrêté. Il faisait la sieste dans la petite maison voisine de Madame Rémond, juste en dessous. J'étais dans la mais du Pilon, en bordure de la forêt. Je n'étais pas à la mairie puisque c'était le 15 août. Jacques,mon mari était là aussi. Quand les allemands étaient venus la première fois, il s'était caché dans la chambre. Après leur départ, il me dit : «Je pense qu'ils vont revenir. Je descends la petite échelle et vais me cacher dans la citerne. Remets le couvercle par-dessus».Irène la voisine dscendit aux nouvelles : « Les hommes nous dit-elle sont rassemblés sur la place de la mairie, et gardés debout face au mur, les mains sur la tête. Les allemands ont mis le feu à la ferme Commelin avec des grenades. Heureusement il n'y a pas de vent, les bêtes sont sorties et le hangar ne gagne pas les hangars emplis de paille». Un jeune homme sortit de la forêt. Il nous dit qu'il arrivait de l'Isle Adam, et qu'il n'y avait pas d'allemands en forêt. Averti de ce qui se passait il repartit en vitesse vers le bois. Monsieur Duclos et un ami avaient pu gagner le forêt en se cachant.
Jacques s'était donc caché dans la citerne, située au pied du mur nord de l'appentis attenant à la maison. N'y tenant plus au bout d'un moment il s'était réfugié dans les orties, derrière le mur mitoyen séparant la basse-cour du terrain de madame Rémond, dissimulé par la grosse jambe de force soutenant le vieux mur. Je le prévins que la forêt n'était pas surveillée. Je lui passais des vêtements, ses papiers, de l'argent et lui conseillais de partir. Il put enjamber le grillage qui séparait le terrain où il était de la forêt et il réussit à s'enfuir sans encombre à travers bois jusqu'à Maffliers et à Montsoult. Là il put prendre un train pour Paris où mon fils Claude se trouvait chez ma soeur depuis dimanche, avec le fils de la maison , son cousin Pierrot.
Le Pilon était plus calme que le reste du village. Madame Duclos passa en criant. Elle était à la recherche de son mari. Au village, les allemands n'étaient pas d'accord entre eux sur le nombre d'otages à garder. Madame Duclos repassa avec son mari, descendant de la forêt. Monsieur Duclos m'aperçut. Nos regards se croisèrent. Quelle détresse ! Tout ensuite alla très vite. Les allemands avant de partir ayant trouvé un dépôt de vin près de la ferme, remplacèrent des hommes par des tonneaux. En définitive, vers 19 heures ou 20 heures, ils emmenèrent six otages du pays, le maire, l'instituteur, le fermier, Marcel Harlay et son jeune frère Roger, n'ayant pas de certificat de travail, Roger Fort, Henri Douay , venu de Presles, sans certificat de travail lui non plus, et monsieur Deforge, père lequel fut bientôt relâché. L'adjoint au maire, monsieur Bary avait réussi à se cacher dans le clocher. Les otages passèrent par Preles, l'Isle Adam. Certains affirmèrent qu'ils furent torturés et qu'on les avait entendus crier. On les transféra à la Kommandantür d'Enghien. Ils furent ensuite fusillés en forêt de Domont, aux «Quatre chênes». Le maire de la commune fit photographier les corps, pour permettre leur identification. Nous ne savions plus où nous en étions. Je suivais la progression des troupes alliées en plantant des épingles de couleur sur une carte de France punaisée au mur. Le 19 août comme il n'y avait plus de train je gagnais Paris à pied en compagnie de ma soeur aînée qui m'avait rejointe à

Nerville. Je voulais voir Claude et Jacques. J'étais anéantie par cette tragédie. J'arrivais épuisée à Paris pour assister à la libération de Paris. Les miliciens de la LVF tiraient depuis les toits surtout ce qui bougeait. Le 17 août, les journaux de la collaboration avaient cessé de paraître. Ils étaiént remplacés par la presse de la *Résistance*. Peu après j'appris que *France Soir*,était l' *ex «Défense de la France»* du nom du mouvement des résistants de Nerville et organe de presse imprimé à ses débuts par la machine installée dans la ferme Commelin. Dès que ce fut possible, je revins à Nerville et à la mairie. Monsieur Bary, l'adjoint, assurait l'intérim. Il fallait bien l'aider. Je reçus les photographies des fusillés. Ce n'était pas beau à voir. Bientôt, il y eut une commission d'enquête.

Les obsèques eurent lieu le 12 septembre. Ce fut une cérémonie grandiose dans la cour du château. Un autel avait été dressé contre le bâtiment nord. Les cercueils étaient alignés juste devant. Tout Nerville se pressait dans la cour. On pouvait reconnaître Edouard Laval, l'abbé Morin, monsieur Varin que la mort de monsieur Commelin avait amené à la tête de FFI de Nerville. Il portait un brassard et il fit un discours. Ensuite, vers midi les corps furent descendus au cimetière. Les tombes avaient été creusées juste à l'entrée a un emplacement agréé par les familles. Henri Douay avait été inhumé à Presles le 9 septembre.Malgré son chagrin, madame Commelin était là. Son mari fut transporté à Haravilliers, son pays

Pourquoi fallut-il que le sort s'acharnât ainsi sur Nerville, alors que la *Libération* était si proche ?

Tout le monde savait que *la Résistance* avait une base active à Nerville, mais ils avaient jusqu'alors été très prudents. Le 17 juillet 1944, quand un bombardier anglais touché par un obus de DCA avait dû se poser en catastrophe sur la route de Maffliers et qu'une partie de l'équipage blessé avait pu se cacher en forêt, les résistants avaient été formidables. L'officier le plus valide s'était présenté tôt le matin à la porte de la maison. C'était la première maison habitée à la lisière de la forêt. Je ne comprenais pas tout d'abord qu'il s'agissait d'un anglais. Son visage griffé, son uniforme gris bleu....« Ami disait-il, ami», il mimait l'avion , la DCA. Je crus comprendre qu'il voulait de *«l'or»* , de l'eau en fait. Il avait en main un récipient en matière plastique. Je le fis entrer. Claude s'était levé. C'était un jeudi. Il n'y avait pas classe. Il apprenait l'anglais avec madame Duclos. Je la prévins. Elle monta. Ensuite tout alla très vite. Sans doute au courant des filières de la *Résistance*, madame Duclos fit prévenir l'équipe FFI de Nerville qui procura des vêtements civils. Le jeune résistant qu'on voyait souvent passé s'occupa de soigner les hommes blessés de l'équipage de l'avion. C'était un médecin. Quelques heure après ces aviateurs anglais qui s'étaient dissimulés dans un roncier en lisière de la forêt passèrent devant la maison habillés en ouvriers agricoles. Mon hôte du matin fit un signe discret. Les hommes descendirent dans le refuge de la *Résistance* au pied de la côte du Pilon. Bientôt ils furent évacués. Je ne pense pas que ce puisse être les mêmes qui auraient pu attaquer un camion allemand sur le territoire de la commune à proximité de leur refuge et de l'imprimerie clandestine . Quelque temps après un enquêteur de la RAF vint à la mairie de Nerville.L'équipage du *Lancaster* avait été sauvé grâce à la *Résistance* à l'exception d'un homme d'équipage dont le parachute sans doute ne s'était pas ouvert pensait-il. Des recherches furent entreprises. Son corps ne fut jamais retrouvé. L'enquêteur voulait remercier madame Duclos pour ce qu'elle avait fait pour rendre service à cet équipage allié, ainsi que moi-même. Quelque temps après je reçus d'ailleurs un certificat de gratitude, à mon nom , signé du Major Tedler ». Quant au jeune médecin de la *Résistance* qui avait soigné les blessés, j'appris qu'il avait été arrêté par les allemands, torturé et fusillé après avoir dû creuser sa tombe». Sans doute faisait-il partie du mouvement *Défense de la France*

TEMOIGNAGE D'ALBERT COURCELLE

tenu pendant les années tragiques 1939/1944. Albert Courcelle, fut d'abord instituteur dans le Vexin , à Haravilliers, pays natal de André Commelin, au début du siècle. Il se retrouva à Montsoult. Il fut longtemps également secrétaire de mairie de cette commune.

Voici ce qu'il écrivait :

1944

3 août : un avion a été abattu par la DCA sur la route de Nerville.Un aviateur a été tué, trois blessés et faits prisonniers.

15 août, 16 heures : Le bruit se répand qu'à Nerville, les allemands perquisitionnent et procèdent à des arrestations et que la fermme Commelin qui abritait une imprimerie clandestine brûlerait.

16 août : Quatre hommes ont été arrêtés à Nerville et dirigés sur Domont avec d'autres otages des pays voisins.

17 août : Les détails sur la tragédie de Nerville nous arrivent, jetant la consternation dans toutes les familles. Le maire, Sadier, l'instituteur, Duclos, Commelin et deux jeunes gens ont été fusillés. La guerre ! Quel crime !

11 septembre : Obsèques des fusillés de Nerville.

Dès 10 heures débouchent de toutes les routes des délégations se dirigeant vers le château de Nerville où va avoir lieu la cérémonie religieuse.Les corps sont déposés dans une chapelle ardente, puis apportés devant l'autel. 3000 personnes assistent à la messe dite par le R.-P. Perrel, de l'Oratoire, curé de Nerville entouré de nombreux confrères. la chorale de Montsoult chante les psaumes. Le silence est impressionnant à l'élévation, alors que le clairon sonne et que les FFI fort nombreux présentent les armes. Un frisson secoue l'assistancer un moment plus tard losque retentit la sonnerie aux morts. L'absoute donnée, le R.-P. Morin prend la parole. Le commandant des FFI lui succède, puis l'inspecteur d'académie en retraite et enfin l'inspecteur primaire en exercice. Un FFI de Nerville dit encore un dernier adieu à ses camarades . Monsieur Bary, adjoint de Nerville déposa l'écharpe de maire sur le cercueil de monsieur Sadier, sans chercher à cacher ses larmes. Tous ces discours religieusement écoutés, d'une belle tenue littéraire, ont dit en termes mesurés leur réprobation pour les méthodes barbares de l'Allemagne, le dévouement des FFI, leur foi en la résurrection de la France. Les corps de messieurs Sadier, Duclos, Harlay ont été inhumés au cimetière de Nerville, le corps de Commelin a été transporté à Haravilliers, son pays natal. Et la foule s'est écoulée douloureusement émue.

Les obsèques des martyrs de Nerville

Compte-rendu publié dans le Régional suivant la cérémonie.

«Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie»
Ces vers du poète les populations des commune qui entourent Nerville les ont réalisés. La foule fut immense qui accompagna vers leur dernière demeure les victimes del'odieux massacre du 16 août. Dans la grande cour du château où un autel avait été dressé, les FFI des communes voisines assuraient le service d'ordre. Des tentures noires coupées de bandes tricolores couraient le long des murs, des drapeaux y jetaient leur note éclatante et sur le parvis un parterre de fleurs amoncelait ses gerbes, ses couronnes, ses bouquets desquels s'exhalaient mille voix: parents, amis municipalités, école, agriculteurs, commerçants, ouvriers, cheminots, patriotes, FFI, camarades de combat avaient tenu à déposer sur la tombe de leurs martyrs une suprême offrande. L'exhumation avait eu lieu la veille. Les corps ramenés de Domont avaient été déposés dans une chapelle ardente où une garde d'honneur était assurée par des délégations des FFI de Presles, de Maffliers et de Nerville. La levée du corps, à laquelle assistaient monsieur le curé doyen de Beaumont, monsieur le curé d'Attainville, les révérends-pères de l'Oratoire de Montsoult eut lieu à 10 heures 30. Alors, apparurent, sous un soleil radieux, les quatre cercueils enveloppés des plis du drapeau tricolore. Ce fut une minute poignante durant laquelle l'immense assistance de 3000 personnes, venues à pied de toutes les communes avoisinantes se recueillit dans un silence impressionnant. Il est impossible de citer toutes les personnalités présentes très nombreuses (municipalités gendarmerie, enseignement) ainsi qu'un état-major appartenant aux FFI. On remarqua le geste de monsieur Bary, adjoint de Nerville, qui déposa sans dissimuler ses larmes l'écharpe du maire sur le cercueil de monsieur Sadier. La chorale Saint-Philippe de Montsoult assura la partie musicale. L'exécution des chants fut excellente; un répertoire liturgique et des cantiques admirablement choisis contribuèrent à la noblesse de cette messe solennelle. Le révérend Perrel, curé de Nerville dont le R.-P. Morin devait nous dire que ce drame était devenu la hantise de ses journées avait tenu à célébrer la messe. Pour manifester davantage encore sa sympathie envers les familles éprouvées il voulut que la quête fut faite à leur profit.Le R.-P. Morin dans son discours qui précéda l'absoute, s'adressa d'abord aux veuves des victimes pour leur exprimer toutes les respectueuses condoléances de ceux qui les entouraient et surtout des Forces Françaises du Territoire qui avaient Nerville pour centre et auxquelles ajouta-t-il, je suis fier d'avoir appartenu. Puis, il évoqua monsieur Sadier à qui Nerville c'était confié, monsieur Duclos, maître exemplaire, consciencieux, discret, monsieur Harlay dont le jeune foyer était plein de promesses , tous victimes de la fureur allemande. L'orateur saisit vivement son auditoire par ces traits précis et poignants qui nous font entrer dans la vie intime de la Résistance : « Aller au-devant du sacrifice, en accepter l'éventualité pour sauver ses frères, sa nation. Partir non comme le soldat mobilisé d'office, tel est le geste auquel il nous a été donné d'assister, et cela alors que tant d'hommes ne songeaient qu'à s'enrichir, rendant plus lourde encore la pierre qui enténébrait la France comme une pierre de sépulcre. Je n'oublierai pour ma part jamais la conversation qu'il me fut donné d'avoir un jour avec monsieur Commelin. En homme de bon sens qui savait que la France ne pourrait pas se libérer si personne ne se dévouait, il exposait simplement, posément ce qui lui avait été demandé, ce qu'il avait fait. Père de famille, il voulait que ses enfants, que tous les petits français vivent sur une terre libre et puissent lever bien haut la tête. C'est pour cela qu'il avait accepté les responsabilités et les charges que lui facilitaient sa courageuse compagne et les hommes dévoués qui l'entouraient. Car ce qui est splendide», c'est que d'autres étaient là, pensant comme lui, agissant avec les mêmes sentiments, avec le même sens du devoir. Et je pense en disant cela à monsieur Grandjean, propriétaire des Forgets, arrêté en même temps, lui qui non content de diriger un service de renseignements et de pourvoir au ravitaillement avait encore accepté la périlleuse mission d'abriter chez lui un corps-franc. Et, je pense encore aux autres fusillés: Michel qui venait d'arriver, le commis de la ferme de Béhu, et les quatre jeunes hommes qui pour éviter les représailles sur les ouvriers de la chocolaterie allèrent rechercher des armes et furent pris, c'était Clément, Jean, Michel, Sosthène, il y avait parmi eux des normaliens, des médecins, des humbles et tous faisaient équipe». Le chant du Libera cristallisa l'émotion de la foule. Immédiatement après la cérémonie religieuse quelques discours simples et émouvants retinrent l'attention de l'assistance.

Ce fut d'abord le commandant Philippe qui commandait le groupe de Résistance dans cette région et qui dirige maintenant le journal *«Défense de la France»*.Il donna le sens français et national du drame du 15 août. Après leur avoir exprimé son deuil pour les victimes, sa sympathie pour les familles, il exalta le rôle joué parmonsieur Commelin et il nous dit le secours précieux que sa compagne lui apportait généreusement. Il nous retraça l'action exercée par la *Résistance* depuis cinq mois dans ce pays. Action toujours difficile à cause du manque de matériel, seulement deux camions d'armes que lui-même avait amenés de Sologne. Il a marqué combien ce dévouement avait retardé les déplacements des allemands. Sur les routes, triangles pointus qui immanquablement crevaient les pneus, arbres abattus, ponts incendiés avec des bidons d'essence. Cette activité a connu des heures tragiques. Le commandant évoqua ce combat de Ronquerolles où le groupe perdit onze hommes. Et ce combat fut prononcé par une dénonciation. Il pense qu'il en fut probablement de même à Nerville. Il ajouta que ces drames n'auraient pas eu lieu si davantage de français avaient reçu les hommes de la Résistance. Comme bien des portes se fermaient, on se réfugiait toujours chez les mêmes et il était difficile de dépister l'ennemi.C'est ce qui peut expliquer la mort de monsieur Commelin. C'est ce qui fait sa gloire. Celui qui nous parlait ainsi était un témoignage vivant de cette bravoure. Le R.-P. nous l'avait présenté comme ayant reçu cinq blessures. Il termina par cet hommage aux FFI : «Sans eux, la France ne serait pas la grande nation que veut faire d'elle le Général de Gaulle. Grâce à leur action; notre pays jouit auprès de l'Amérique d'un prestige incontestable».

Extrait du "Journal pédagogique de Seine & Oise" (15 septembre 1944)

Le 12 septembre, à Nerville, eurent lieu les obsèques de ceux que nous appelons *les martyrs de Nerville*. De nom-

breux discours y furent prononcés. Je retiendrai pour mémoire, celui de Monsieur Veiller, inspecteur primaire qui apporta les condoléances du personnel enseignant et vanta les qualités morales et pédagogiques de son subordonné. Monsieur Perronet, inspecteur honoraire, dans une allocution improvisée parla de son ami avec une émotion poignante. Ce sont bien des amis, en effet, ceux qui ne vous abandonnent pas dans le malheur. Ainsi, Duclos n'abandonna pas son ancien chef quand il subissait les affres de la prison de Fresnes. S'il ne put l'en tirer, ce ne fut pas sa faute. Il fit tout ce qu'il put pour aider madame Perronet à subsister. Monsieur Duclos est mort parce qu'il était français, s'exclama monsieur Perronet dans une magnifique péroraison. Oui, c'était un français, un pur, un vrai et comme tous les bons français, il avait hâte de revoir sa patrie libre, fière, débarrassée du joug de l'oppresseur»

***

Tragédie : Les faits relatés par la presse

Le "Régional" du 7 septembre 1944. Extraits :

LA TRAGEDIE DE NERVILLE

"Treize français fusillés par les allemands sont retrouvés à Domont"...

«Dans la nuit du 14 au 15 août , un camion allemand fut attaqué par des Résistants en for^ret de l'Isle Adam. Un soldat fut laissé pour mort et un autre fait prisonnier et emmené dans une cache chez Léo Grandjean. Les allemands entreprirent alors une vast»e battue avec des chiens. Le prisonnier fut retrouvé, libéré et reconnut ses gardiens. les représailles pouvaient s'organiser. Elles furent terribles. Le 15 août dans l'après-midi les allemands cernèrent Nerville de toutes parts, armes à la main rassemblèrent les hommes sur la place de la mairie et mirent le feu à la ferme Commelin, qui touche l'église.»

«Deux soldats allemands ayant été assassinés sur le territoire de Nerville, les allemands cernèrent Nerville, puis rassemblèrent tous les hommes sur une place. Les hommes de 16 à 30 ans furent libérés. Pendant ce temps des bâtiments de la ferme Commelin, dans lesquels une imprimerie clandestine de la Résistance avait été découverte, étaient incendiés. Ensuite des otages furent chargés brutalement dans un camion. Il s'agissait de monsieur Henri Sadier, maire de Nerville, crémier à Beaumont, place de l'hôtel de ville, de monsieur André Commelin, cultivateur à Nerville, chef de groupe des F.F.I. de la région nord, de monsieur Paul Duclos, instituteur, secrétaire de mairie, de monsieur Marcel Harlay, ouvrier agricole et de son frère Roger, de monsieur Deforge, âgé de soixante-douze ans, de monsieur Roger Fort et de monsieur Henri Douay, habitant à Presles, de passage à Nerville. Une dizaine d'hommes eurent la chance que le camion était plein de tonneaux de vin trouvés à la ferme. Les hommes gardés en otages furent emmenés à l'Isle Adam, où on les brutalisa. Monsieur Deforge fut relâché.. Les autres furent transférés à Enghien. On libéra le lendemain vers midi Roger Fort et Roger Harlay, âgés de dix-sept ans.La kommandantür d'Enghien ayant reçu l'ordre de déménager, les treize otages qui s'y trouvaient furent abattus, à la mitrailleuse, le 16 août 1944, à dix-neuf heures , à Domont, au lieudit "*les Quatre Chênes*". C'est le maire de Domont qui précisa que le mercredi 16 août à dix-neuf heures, pendant qu'on procédait à l'inhumation de cinq otages fusillés la veille, il entendit le bruit d'une mitrailleuse qui tirait. Les corps retrouvés furent enterrés dans le cimetière de Domont. Ils étaient horriblement déchiquetés par la mitrailleuse, et le coup de grâce ayant été donné sous la mâchoire, la boîte crânienne était éclatée.Avant la mise en bière le maire de Domont les fit photographier, car ils n'avaient aucune pièce d'identité sur eux. Ce sont ces photographies qui permirent ensuite l'identification.

En plus des otages de Nerville, cités plus haut, on trouva le corps de monsieur Léo Grandjean, directeur de la chocolaterie de l'Isle Adam, installée au château des Forgets. Les victimes nervilloises furent transférés à Nerville le 12 septembre. La cérémonie religieuse, précédant l'inhumation au cimetière de Nerville, fut organisée dans la cour du château à 10 heures 30. Le samedi 9 septembre, avaient eu lieu, à Presles, les obsèques de Henri Douay, qui avait été tué avec les quatre autres otages de Nerville».

Le Régional consacre dans plusieurs numéros quelques chroniques à la rafle de Nerville.On peut y lire:« Deux soldats allemands ont été assassinés sur le terrain de Nerville. Vous le savez tous. Si le fait devait se reproduire, ce serait tout le village qui flamberait», ainsi s'exclamait le 15 août 1944, en français, avec un fort accent, un officier allemand devant les hommes de Nerville rassemblés sur la place de la mairie, alors que les soldats incendiaient la ferme Commelin. Un camion est tombé dans une embuscade tendue en forêt par des Résistants sur une route proche du village. Un soldat est tué. Un autre soldat est capturé et caché au château des Forgets chez Monsieur Grandjean, citoyen suisse. Il réussit à s'échapper. Les allemands entreprirent alors une battue avec des chiens. Il semble que le soldat prétendit reconnaître son gardien et en tous cas les lieux où il avait été détenu...» Le journaliste du Régional ajoute: «Depuis notre précédent numéro relatant la tragédie dont le village de Nerville a été le témoin le 15 août dernier, des nouvelles contradictoires ont circulé au sujet des victimes des allemands. Aujourd'hui nous pouvons donner des détails complémentaires à ce sujet car les corps des fusillés ont été retrouvés dans le cimetière de Domont. Voici les faits tels qu'ils se sont déroulés d'après des témoins oculaires.Le 15 août dans l'après midi, les allemands cernèrent Nerville. Ils rassemblèrent les hommes sur la Place. Une fois rassemblés, les allemands suivant une méthode qui leur est chère formèrent des petits groupes de soldats qui pouvaient passer pour des pelotons d'exécution et manoeuvrèrent leurs armes comme s'ils allaient tirer sur les habitants rassemblés. Puis l'officier fit un tri des hommes de seize à trente ans et leur déclara: «Si vos amis anglais étaient ici , ils vous mobiliseraient et vous mettraient en première ligne. Nous allons vous emmener travailler dans un endroit dangereux. Vous serez aussi bien». Pendant ce temps, les boches incendiaient la ferme de monsieur Commelin. Les menaces continuaient à peser sur les hommes groupés, qui pour la plupart croyaient bien que la fusillade allait se déclencher.

Au bout d'un laps de temps qui sembla une éternité, l'officier s'adressa de nouveau aux hommes: « Vous êtes libres !».Avec la joie que l'on devine, les hommes de trente à soixante ans quittèrent les lieux, laissant les autres aux mains des boches. Ils leur demandèrent alors s'ils pouvaient éteindre l'incendie. Un boche leur répondit :

« C'est votre devoir». Aussitôt, une chaîne s'organisa. Des seaux d'eau furent lancés sur le brasier pour protéger la maison d'habitation de monsieur Commelin. Pour lutter plus facilement contre l'incendie, monsieur Besson, directeur de la Ouate Industrielle à Persan, et monsieur Robert Rouzé, de Nerville montèrent sur un bâtiment, d'où ils lancèrent des seaux d'eau.Tout d'un coup les boches crièrent: «Attention grenades ! ». Et aussitôt des grenades furent lancées dans le brasier. Messieurs Rouzé et Besson sautèrent au plus vite, mais ce dernier recevait un éclat qui lui pénétrait profondément dans la cuisse. Enfin les otages furent chargés dans un camion. Ils furent amenés à l'Isle Adam .là on les fit aligner contre un mur les bras en l'air. Ils restèrent très longtemps dans cette position. avec la menace constante des armes qu'on manoeuvrait et dirigeait sur eux. Sous la pluie battante, ils furent embarqués pour Enghein. Jusqu'au lendemain, sans nourriture, trempés, brutalisés, menacés sans cesse les malheureux connurent des heures atroces. A Enghien, on relâche vers midi les jeunes Roger Fort et Roger Harlay, âgés de dix-sept ans, qui regagnèrent Nerville à pied vers dix-huit heures. La kommandantür d'Enghien ayant reçu l'ordre de déménager, les treize otages qui s'y trouvaient furent abattus le 16 août, à 19 heure à Domont, au lieu-dit *«les Quatre chênes»*. C'est monsieur le maire de Domont qui précisa que le mardi 16 août à 19 heures pendant qu'on procédait à l'inhumation de cinq otages de Domont fusillés la veille, on entendit le bruit d'une mitrailleuse qui tirait sur les otages. Ils furent ensuite enterrés dans le cimetière de Domont. Avant la mise en bière des victimes, monsieur le maire de Domont les fit photographier pour qu'on puisse les reconnaître car ils n'avaient aucune pièce d'identité sur eux. Ce sont ces photographies qui permirent ensuite l'identification des malheureux. En plus des otages de Nerville cités plus haut, on trouva le corps de monsieur Léo Grandjean, directeur de la chocolaterie de l'Isle Adam qui avait également été fusillé. Tous les corps étaient horriblement déchiquetés par la mitrailleuse, et le coup de grâce ayant été donné sous la machoîre, la boîte cranienne était éclatée. Les malheureuses victimes des boches seront inhumées à Nerville, le mardi 12 septembre. On se réunira dans la cour du château, où aura lieu une cérémonie religieuse à 10 heures 30.»

«Journal pédagogique de Seine et Oise» 15 septembre 1944
«J'ai perdu un ami !». Le 15 août 1944, vers 15 heures 30, la paisible localité de Nerville, si accueillante d'ordinaire est l'objet d'un drame terrifiant. Notre camarade Paul Duclos, directeur d'école, secrétaire de mairie prend quelques instants de repos, quand tout à coup, la nouvelle se répand que la gestapo amenée par camions cerne le village. Duclos, bien qu'innocent, a pressenti le danger. Il n'ignore pas la magnifique activité des patriotes de Nerville, pas plus qu'il n'ignore les moeurs des nazis exacerbés par la rage de la défaite. Personnalité en vue dans la commune, il se dit qu'après tout, il faut prendre le large. Précisément, la forêt est là, toute proche. Escalader les murs de clôture des jardins qui l'en séparent est chose facile, et en compagnie d'un de ses amis qui l'a rejoint, il gagne le sous-bois. Pendant ce temps, le drame se joue. Les nazis se sont répandus dans les demeures, perquisitionnant et mitraillette au poing conduisant tous les hommes sur la place du village, face au mur, bras levés. Les dépendances de la ferme où s'abritaient les FFI sont incendiées. Leur propriétaire, André Commelin, qui, est attaché au personnel enseignant par sa femme et sa belle-mère, madame Diette, est battu et torturé. Dès le début la mairie a été envahie. Monsieur Sadier, parrain de Pierre Duclos, le maire est là, entouré de brutes menaçantes qui le pressent de questions, lui réclamant des listes. Mais que peut-il sans son secrétaire qui dirige tout, ordonne tout. La mort dans l'âme sans aucun doute, il doit se retrancher derrière lui. «Où est votre mari ? » dit l'officier menaçant à madame Duclos, et sur un ton qui n'admet pas de réplique, il ajoute : « Il nous le faut tout de suite !».Madame Duclos prend peur. Elle songe à ses deux enfants, pauvres petits êtres . Affolée elle court vers la forêt, court longtemps dans les bois. Elle est en nage. De temps en tems, elle s'arrête et crie: « Paul viens vite !, Monsieur Sadier est avec les allemands. On a besoin de toi à la mairie ». Duclos a entendu ce mot mairie, c'est le devoir qui l'appelle. que de services rendus évoque-t-il, que de labeurs acharnés, que de nuits de veille, quelle responsabilité. La mairie, c'est sa chose. On l'appelle. Il y court. Ainsi les héros courent à leur perte. Il arrive esoufflé, juste à temps pour se voir emmené comme otage, avec son maire, monsieur Sadier, le patriote André Commelin et le jeune Harlay Marcel. Vingt quatre heures plus tard sans jugement avec neuf compagnons d'infortune, ils tombaient assassinés aux *Quatre Chênes*, dans la forêt de Montmorency. Ainsi est mort notre camarade dans l'accomplissement de son devoir.

Le samedi 4 novembre 1944, le journal *«la Marseillaise de Seine-&-Oise»* publie un long article:
«Ces morts crient vengeance !» Le 16 août 1944, au moment où le dernier corps , de ces cinq patriotes fusillés la veille , était mis en terre vers 19 heures 30, du cimetière, nous entendions de nouveau la mitraillette et à 19 heures 45, nous étions de nouveau avertis par la feldgendarmerie d'Enghien d'avoir à faire enlever treize nouveaux patriotes parmi lesquels: Harlay Marcel, 26 ans de Nerville, Duclos Paul, 41 ans instituteur de Nerville, Douay Henry, 20 ans, de Presles, Commelin André, 36 ans, de Nerville, Sadier Henri, 54 ans, maire de Nerville. Ils portaient des traces de menottes. Ils avaient été mutilés avant d'être assassinés. Le lendemain , avec le concours des pompiers de Domont, de monsieur Cotty, prisonnier libéré, gardien du cimetière, de monsieur Rémond, commissaire de police de Sarcelles et quelques uns de ses agents nous avons fait photographier ces français. Domont était occupé par un détachement de SS. C'est vous dire le danger que couraient les uns et les autre. Grâce à cette précaution, quelques jours plus tard ces patriotes étaient reconnus et leurs familles ont pu prendre possession des corps de leurs chers disparus».

EN LIBRAIRIE

LE MOUVEMENT "DÉFENSE DE LA FRANCE"
Marie Granet a publié en 1960 aux Presses Universitaires de France. sous le titre « Défense de la France - Histoire d'un mouvement de la Résistance».
Cette thèse de 302 pages permet de mieux comprendre l'action de la Résistance et ce qui s est passé dans la région.

Olivier Wieviorka, ancien élève de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud, maître de conférences à l'université du Hainaut Cambrésis et à l'Institut d'études politiques de Paris, membre du comité de rédaction de «Vingtième siècle» ,revue d'Histoire, a publié en novembre 1995 aux éditions du Seuil, un ouvrage de cinq cent quatre pages, sous le titre: « Une certaine idée de la Résistance, Défense de la France ,1940-1949.» Cet ouvrage de référence est publié dans la collection « L'univers historique».

MARIE GRANET : Défense de la France .
Histoire d'un mouvement de la Résistance (P.U.F.)
Extraits :

« Deux étudiants parisiens, Philippe Viannay et Robert Salmon, dès 1940 souhaitent faire face à la situation découlant de l'arrnistice. Ils pensent plus à la propagande, à la force de l'écrit. Il leur faut d'abord une machine à imprimer qu'ils installent à Paris en 1941 à différents endroits. Cette rotaprint, nom de code : Simone, sera très vite déménagée. On l'utilise pour tirer *«Défense dë la France»*, des tracts, des faux-papiers... Au printemps 1944, après plusieurs déménagements, et son remplacement par des rnachines plus puissantes, elle est emportée dans le rnaquis de Seine et Oise et bientôt installée dans l'annexe de la ferme Commelin à Nerville. Philippe Viannay souhaite que son journal élargisse son action et devienne plus militaire. D'accord avec «Gildas», (Pierre Lefaucheux), chef des FFI de la Seine et de la Seine et Oise, il prend le commandement de la section Nord. D'autres mouvements sont déjà en place. Le groupe MLM est anirné par *«Edouard Vll»*, Edouard Laval, maire de Presles. Des armes sont stockées chez Albert Bernier, fer rmier à l'lsle-Adam, l'adjoint le plus efficace de Viannay. Après l'arrestation d'Edouard Laval en 1944, la relève est prise par Jacques William Lapierre.
Trois secteurs couvrent la région, et Nerville est à l'est du territoire de ce maquis, centré principalement sur les forêts d'Ile-de -France. Ce maquis a multiplié les actions de guérilla et les sabotages. Ils font dérailler les trains, tel ce train de chars qui déraille le 7 juin 1944 entre Persan et Charnpagne, ou le 17 juin ce train de munitions qui déraille entre Champagne et l'lsle-Adam, ce qui interrompt le trafic pendant dix neuf heures. Un service de santé important sera installé dans le secteur sous la direction du professeur Robert Debré. Les hôpitaux de Beaumont, le sanatorium de Franconville et d'autres apportent leur aide. Grâce à la complicité de nombreux médecins, ils abritent les maquisards blessés.
Le P.C. du cornmandant Philippe changera souvent, mais il est d'abord établi à Presles au camp de la *Rose des vents*, que dirige Edouard Laval.»

OLIVIER WIEVIORKA:
Une certaine idée de la Résistance - Défense de la France - 1940-1949 (SEUIL)
Extraits :

« *Défense de la France»* constitue un mouvement classique dont l'action résume la palette des activités clandestines. DF diffuse un journal, fabrique des faux papiers, pratique le sabotage et dirige, à partir de 1944, deux importants maquis...Par les choix opérés pendant comme après la guerre, « Défense de la France» se trouve par ailleurs confronté aux grands enjeux de la période. Les liens avec le Général de Gaulle, les conflits avec le PCF, le futur politique de la Résistance, la rénovation de la presse française, autant d'éléments qui placent DF au coeur des problématiques emblématiques des années quarante.La diffusion d'un journal, la fabrication de faux papiers, la création de maquis sont-elles le fruit d'une stratégie préméditée ou la résultante d'un somme de hasards ? La Résistance intérieure, création spontanée, entretient des rapports complexes avec Londres... Faut-il rouvrir le dossier à la lumière sereine des sources écrites ? La volonté d'encourager une lecture héroïsée de la *Résistance*, comme le désir de contrôler la recherche historique a bien entendu induit des conséquences perverses.... la plupart des résistants, loin d'encourager la recherche historique ont plutôt incité les chercheurs à exalter leurs faits d'armes...L'analyse de l'après guerre se révèle donc indispensable pour fixer la postérité de la Résistance... Philippe Viannay a souhaité que l'histoire de *«Défense de la France»* soit reprise par un historien. .. A partir de 1943, *«Défense de la France»* assume des missions d'évasion, de sabotages, de renseignements... L'action rnilitaire ne concerne qu'une minorité...une forte proportion s'engage pleinement dans l'action civile. En ce sens, les ramifications créées pour la diffusion du journal servent également à la distribution des faux papiers, ce qui élargit la pratique des militants de base. Mais une frontière persiste à séparer actions civiles et militaires...ce sont des groupes locaux qui modifient par leur ralliement, la physionomie générale du mouvement. Jusqu'à la fin 1942, le mouvement reste marqué par une organisation relativement lâche qu'un petit groupe de pionniers dirige seul: Hélène et Philippe Viannay, Charlotte Nadel, Génia Gemähling, Jacqueline Pardon et Robert Salmon le composent...Début 1943 , Jacques Oudin, Jacques Lusseyran, et Geneviève de Gaulle sont invités à y siéger. Après leur arrestation, le 20 juillet 1943, Jacques Richet, Georges et Francette Drin les remplacent. Jean Daniel Jurgensen, Suzanne Guyotat, et Jean-William Lapierre, un normalien, rejoignent cette équipe dans le courant de 1943. Bernard Lebon, Claude Monod, un interne en rnédecine, et Aristide Plank, complètent ce cercle dirigeant à la fin 1943... A partir de 1944, «Défense de la France» participe à quelques maquis... En Seine -et-Oise nord, le mouvement assume l'inté gralité d'une lutte armée que Viannay coordonne et dirige, Pour *«Défense de la France»* le passage à la lutte armée impose une révision de la stratégie civile suivie jusqu'alors. Cette mutation comble les espérances de Viannay qui revendique un commandement militaire...Le comité directeur, estimant que Viannay n'a aucune compétence militaire juge puéril ce commandement...(...) «L'action militaire n'était intéressante que dans la mesure où elle immobilisait les Allemands confirme

Robert Salmon. Là, je n'ai pas très bien saisi compte tenu de la position géographique de la Seine-et-Oise, le rôle stratégique que ça pouvait jouer. «La *Résistance* devait affirmer qu'elle existait militairement aux yeux des alliés. C'était politiquement nécessaire». « Philippe Viannay était préoccupé par le fait que s'il n y avait pas de FFI organisés, il n'y aurait que les FTP à avoir une organisation effective», rétorque pour sa part Jean-William Lapierre, chef d'état-major en Seine-et Oise. Le passage à la lutte armée comble donc des militants que la diffusion du journal, ne satisfait pas toujours... La formation du maquis de Seine-et-Oise ne se réduit donc pas aux motivations personnelles d'un Viannay. Dès avril 1944, Philippe Viannay s'efforce d'appliquer ce schéma. En mai, il transfère quelques groupes de DF en Seine-et-Oise/ Nord.... Pour imprimer en toute indépendance tracts et *avis à la population*, il amène de Paris la Rotaprint qu'il confie à Pierre Villard... Des effectifs locaux doublent par ailleurs les troupes issues directement ou indirectement de DF. Des formations préexistent en effet à la venue de Viannay. Edouard Laval anime dans la région de Presles une organistion indépendante. Contacté par Philippe Viannay, Edouard Laval *(Edouard VII)* lui a promis son concours..bien qu'il soit peu disposé au fond à engager l'action. Le fils du ferrnier Albert Bernier, de l'Isle-Adam s'est immédiatement rallié à DF, et grâce à sa connaissance de la region guide Philippe Viannay. En revanche, l'attitude des principaux responsables FTP est beaucoup plus ambigue. Les communistes se rnéfient de Philippe Viannay. Un rapport FTP illustre leur rnéfiance: « J'ai vu dans la nature le délégué des FFI. Il se promène en tenue d'officier, jumelles en sautoir, crosse de Colt apparente, accornpagné de sa secré taire, officier d'ordonnance...» . Viannay contredit la conception militaire avancée par le DMR (Directeur Militaire de Région) qui ne parvient pas à armer le maquis.Il entend se procurer des armes par tous les moyens, il use de procédés de maquignon (troc) beaucoup de DMR sont de petits roîtelets dans leur région. La Seine - et -Oise nous offre un bon exernple de ces tensions. Viannay entend associer la population à la Libération.

Les risques inutiles qu'entraîne tout effort de coopération, la fougue de Viannay avivent la méfiance de ses supérieurs. Rondenay, comme Bourgès-Maunoury : «Philippe...(...) a eu une conduite remarquable, mais son commandement a été téméraire, voire inconsidéré (PV de la Commission d'Action)). Dans un télégramme envoyé à Londres, en juillet 1944, il précise que le chef départemental est dangereux. Entre avril et juin 1944, Philippe s'efforce d'imposer son com mandement aux FTP. Les dirigeants refusent de reconnaitre son autorité : «J'ai été étonné de constater le recrutement exagéré pour les bataillons FFI, exécuté par le commandant FTP »,note Albert Bernier à l'été 44. « Depuis quand, le FN (front national) a-t-il le droit de poser des aftiches FFI sans ordre de commandement et sans même nous en faire communication ? » demande Lapierre, au chef d'état-major du Colonel Rol. A la suite de la première réunion faite à l'Isle-Adam, avant le débarquement, l'entente semblait complète...L'arrestation de Viannay, puis son immobilisation offrent à Rol un prétexte pour le limoger... Après le drame de Ronquerolles, en juin 1944, Philippe Viannay avait modifié sa stratégie. Il disséminait ses troupes en les logeant chez des sympathisants ou en les faisant passer pour des réfugies...Les maquisards, pour paralyser le trafic font dérailler les trains (7 attentats sont perpétrés entre juin et août 1944 sur la ligne Paris-Creil et Paris - L'Isle-Adam. Les maquisards paralysent également le réseau routier en utilisant des crève-pneus : 11 attentats entre le 13 juin et le 20 août 1944)....

« Il était difficile de faire admettre aux jeunes qu'il fallait être prudent», relève Albert Bernier. Ils étaient jeunes et ils étaient trop ardents. Il ne se rendait pas compte ds risques. Ils avaient eu tellement d'armes...(...) Il est facile de dire après « Oui, ça aurait pu être évité . Les pertes sont lourdes et les exécutions nombreuses. Epargnant les femmes, ces exécutions concernent avant tout les individus pris les armes à la main. .. Les actes de barbarie (fusillés après avoir été torturés) fréquents en Bretagne marquent aussi la Seine- et -Oise.... Le 15 août 1944 sur dénonciatiuon, le village de Nerville a été cerné par les troupes d'occupation. Tous les hommes, une centaine environ, ont été conduits Place de la Mairie pendant que la troupe perquisitionnait dans la ferme Commelin où elle trouvait une imprimerie (la rotaprint) et des brassards. Le feu a été mis au local et s'est cornmuni qué à toute la ferme. 7 otages dont le Maire, l'Instituteur et M. Commelin ont été emmenés... C'est ce qu'indique un rapport dc police .(Rapport de l'Intendant au Maintien de l'Ordre, le 19 août 1944 (AD SEO 300 W 74~ la ferme aurait été *donnée* par un maquisard fraîchement enrôlé, qui aurait parlé.

«Le coût de cette lutte paraît bien lourd...», je l'ai dit à Viannay, ...affirme un membre du Mouvement !...Ce n'était pas sérieux, autant la diffusion de papier, ça, s'était à notre portée, autant là, envoyer au casse-pipe des gens qui n'étaient pas préparés ça me paraît un peu léger.."

Qu'advint-il après la Libération du mouvement Défense de la France et des cadres de la Résistance du secteur qui avaient échappé au x massacres ?

Le mouvement Défense de la France :

Malgré son engagement total avec la gaullisme dès l'été 1944, il ne réussit pas à se reconvertir durablement en politique. Le Général de Gaulle ayant déclaré que la *Résistance française* était plus large que les mouvements et que la France était plus large que la *Résistance*, le mouvement se replia vite au sein d'une association fraternelle soucieuse d'aider ses militants dans une mauvaise passe. A noter que sur 3000 militants survivants en 1944 une centaine seulement rejoignirent l'armée, les autres reprenant des activités civiles. 300 environ furent *Médaillés de la Résistance*, 2 devinrent *Compagnons de la Libération.*

Les hommes :

Edouard Laval, arrêté, déporté, revint et fut élu maire de Presles.

William Lapierre qui avait été arrêté et incarcéré à la caserne de la Pépinière, à Paris, eut la chance d'être libéré le 18 août, lors de la libération de la capitale. C'est lui qui répondit les 22 et 28 avril 1985 en qualité de responsable des relations extérieures du maquis de Seine & Oise /Nord aux questions d'Olivier Wieviorka

Philippe Viannay quant à lui est mort en décembre 1986 des suites d'un cancer. Gilles Martinet, dans le *Nouvel observateur* du 5 décembre 1986 écrivait: « En fondant en 1941 avec Robert Salmon et Hélène Mordkovitch, sa future femme, le mouvement «*Défense de la France*», il

(Philippe Viannay) est véritablement entré en chevalerie. Ses écrits clandestins, qu'il signait «*Indomitus*» témoignent des sentiments qui l'animaient.: sens de l'honneur, mépris des compromissions, fidélité aux camarades de combat. C'était un créateur...le chevalier de tous les courages. Un seul échec lui avait laissé un douloureux souvenir, la cession en 1947 au groupe Hachette, de *France-Soir*, c'est-àdire du journal qu'avait créé l'équipe de *Défense de la France*. Philippe Viannay avait siégé comme député à l'Assemblée consultative et fondé entre autres créations, le Centre de formation des Glénans, avec Hélène Viannay, et le CFJ (centre de formation des journalistes), avec Jacques et Claire Richet.

EPILOGUE

Le choc terrible provoqué par le drame du 15 août 1944 fut suivi à Nerville par une succession de décisions rapides à peines entravées par ces journées si particulières ayant accompagné la *Libération* comme *l'épuration.* Le maire-adjoint, Monsieur Albert Bary qui avait échappé à la rafle en se cachant dans le clocher, fut nommé maire par intérim. Il le restera jusqu'en mai 1945. (Le 18 mai 1945 il sera remplacé par Monsieur Albert Cochonot.) Sous son impulsion un monument fut érigé sur la Place de la mairie et inauguré dès le 11 novembre 1944. Les chaînes entourant le monument étant offertes par la famille de Galard.
Le 18 novembre 1944, la décision est prise de baptiser du nom des fusillés les rues du village.
La Place de la mairie devenant : *Place Henri Sadier.*
Ce fut un peu plus compliqué à Domont.
Le maire Monsieur Henri Destreil, qui avec le commissaire de Police Raimon, de Sarcelles, assisté du Docteur Rey, avait assumé, avec un courage reconnu par tous, le "suivi" de ces massacres démissionnera, pour des raisons politiques, en décembre 1944 et sera remplacé, en janvier 1945, par monsieur Aurousseau.
Il y eut l'affaire Robert Frotté (Martial dit Breton). Fusillé au lieu-dit "*les Quatre-Chênes*" le 5 août 1944. Il apparut d'abord comme un martyr dont le nom fut même porté sur le monument provisoire avec les 22 autres. Il semble en fait que ce jeune résistant était devenu un traître, passé à la gestapo, ayant dénoncé, sans avoir été brutalisé, son chef le Commandant Pelleray; Son exécution était le fait de la Résistance le soupçonnant de la dénonciation du groupe de résistants de l'Isle Adam et du Lieutenant-Colonel Rondenay, André (Jarry) arrêté en juillet 1944. En définitive le corps sera exhumé de Domont le 2 octobre 1944 et inhumé à Pontivy.

A Domont, une souscription sera ouverte en 1945 pour l'érection d'un monument définitif au lieu-dit *"les Quatre-Chênes"*. Dès le 25 janvier 1946, Madame Duclos enverra une lettre à la mairie de Domont :
"Monsieur le Maire, J'ai le plaisir de vous envoyer un chèque sur le Crédit Lyonnais de100 francs, petite obole que vous mettrez pour le monument des fusillés des Quatre Chênes. Avec mon meilleur souvenir de votre gentillesse, je vous prie de recevoir Monsieur le Maire meerespectueuses salutations. G.M. Duclos"
Les somme seront réunies à titre individuel ou collectif, ainsi madame veuve Grandjean (née au Valpendant) remettra d'une part 300 francs et par ailleurs 3735 francs. La famille Harlay versera 500 frans et 40 francs, Madame Commelin 1000 francs, la commune de Nerville, 1000 francs.
La collecte nervilloise aura rappporté 4770 francs.
Cette somme sera transmise accompagnée d'une lettre manuscrite par l'instituteur, signée par le Maire, regrettant qu'*aucune somme supplémentaire ne puisse être votée par le Conseil municipal en raison des dépenses énormes auxquelles devra faire face le minuscule village*
L'encaissement sera différé (lettre de l'adjoint au maire de Domont du 19 avril 1946) en attendant que soit constitué un *comité d'érection du monument aux morts des "Quatre-Chênes "*
Philippe Viannay en tant que directeur-fondateur du mouvement *Défense de la France*, basé à Paris 13, rue d'Aguesseau, enverra 10000 francs, demandant à être présent à l'inauguration.
La mairie de l'Isle Adam versera 7262 francs, Presles 2525 francs., Saint-Martin du Tertre, 1000 francs, et le sanatorium de Saint-Martin 2527 francs.
L'inauguration aura lieu à Domont le 20 octobre 1946, à 15 heures. Le samedi 15 juin 1946 aura été constitué un *comité d'érection du monument* constitué sous la présidence du Maire de Domont par les Maires de communes des fusillés : Albert Cochonot, Maire de Nerville devenant à ce titre, 2e vice-président du comité, Edouard Laval de Presles. En feront partie, des membres des familles, M. Harlay, madame Grandjean etc...
Le marbrier choisi sera monsieur Cotty. Son devis du 14 septembre 1946 s'élèvera à 105 000 francs.
Le monument sera posé le 21 septembre 1946.

APPENDICE :

Les services de l'état-civil de la mairie de Domont avaient assuré la maîtrise administrative des dossiers malgré les massacres quotidiens. Le maire faisant photographier les corps pour les identifier au fur et à mesure des exécutions et assurant des inhumations dignes, malgré les instructions contraires des allemands, en assurant par exemple les mises en bière.Les archives répertorient les différents procès-verbaux établis à cette époque : "23 patriotes fusillés les 12,13,15 août 1944 par l'armée allemande sur le territoire de Domont".
Douay Henry, Louis, Lucien. Célibataire. Fils de Henri et de Louise Mélina, Fleurine, Monnier. Né à Presles le 11 mars 1924
Duclos Paul, Jean, Marius, marié à Scavers Gladys, Mary. Fils de Jacques, Paul Duclos et de Mélanie, Rosine Couix. Né à Arras (Ardèche) le 20 mai 1903
Sadier Henri, Armand, Auguste, marié à Léonard Marguerite, Camille, Eugénie. Fils de Armand, Auguste Sadier et de Marie-Louise, Joséphine Normand. Né à Saint-Amand (Nièvre) le 9 janvier 1980
Commelin André, Albert, Théotime, marié à Simone, Emilie, Marie Pilardeau, fils deFerdinand, Albert Commelin et de Julienne, Alexandrine, Léontine, Lemoine. Né à Haravilliers (Seine &Oise) le 5 mars 1908
Harlay Marcel, Clément, marié à Raymonde Boulinguez. Fils deRené, Constant Harlay et de Maria, Adelphine Dumontier. Né à Nerville le 4 février 1918

ANNEXE

Constat & rendus aux familles (enr. 30/4-Dossier 3H9)

Bordereau n° 12 : André Commelin cultivateur
(braguette ouverte)
Fouille: un livret militaire, un journal allemand, un briquet, un porte-monnaie (6 francs), un couteau, un mouchoir, une montre de poche avec chaîne, une alliance en or portant la mention SP à AC le 22 septembre 1931, 1 blague à tabac
(4 enfants : Claude 6 juillet 1936, Gabriel 9 novembre 1939, Gilbert 13 octobre 1941, Jean-Pierre 6 juin 1943)

Bordereau n° 10 : Henri Douay
20 à 25 ans (23 ans), 1 mètre 65, corpulence mince, front dégagé, cheveux chatains, yeux marron, sourcils épais noirs, mains grasses de métallurgiste. Vêtu d'un tricot de corps échancré sans manche. Ceinture en cuir marron, chaussettes grises, culottes large, noire, en drap, genre TCRP, chaussures basses, noires, usagées. Etait vraisemblablement vêtu d'un paletot de cuir genre TCRP.
Fouille : 2 pièces de 2 francs, 5 pièces de 1 franc, 1 pièce de 50 centimes, une de 40, monnaie. Un fétiche représentant un petit sabot. (Vêtements laissés en souffrance. Relance le 1 avril 1947, retirés le 3 avril 1947).

Bordereau n° 9 : Sadier Henri.
50 ans environ, 1 m80, cheveux bruns légèrement grisonnants, corpulence moyenne, front haut, fuyant, nez fort "vexe" avec base légèrement épatée , yeux marrons rayonnants bleu. Signe particulier : bridge de 5 dents en or. Vêtu de vêtements usagés. Chemise à rayures bleues et marron et blanc, à col non tenant, complet avec gilet gris chiné à rayures marron foncé, ceinture de flanelle. Caleçon d'été à jours, marque Jumel, garanti Mulhouse. Bretelles marron à rayures. Cravate noire à rayures rouges. Tricot de corps. Chaussettes marron en laine. Chaussures basses noires, usagées, taille 44. Fouille: un mouchoir marqué HS., un couteau, un peigne, deux billets de la loterie nationale, un cable électrique, une paire de lunettes avec étui, un tract parlant de Laval, une alliance, trois clefs dont une de cadenas, deux boîtes d'allumettes, 2billets de 1000 francs, 2 de 10 francs, 1 piède de 2 francs, 1 pièce de 0,50 franc, 1 pièce de 0,30 franc, une glace, un crayon, un cache-col.

Bordereau n° 8 : Duclos Paul
50 ans environ, 1m63, tête ronde, calvitie frontale très prononcée, cheveux châtains foncés, nez moyen, moustache châtain foncé, taillée à l'américaine, corpulence moyennne. Vêtu d'une chemise blanche à col tenant, un pull over bordeaux à pois rouges sans manche, un complet gris clair moucheté de rouge à rayures marqu Louis Peret à Valence. Un cache-col bleu en laine, un cache-col gris, un 3/4 chiné pied de poule marque Philippe Neveu, 6 place de la République à Valence avec 2 initiales DP, une paire de bretelles bleu clair, bordées bleu foncé à pattes grises et bleues. Chaussettes en coton gris clair, supports chaussettes verts, chaussettes rouges , chaussures basses à;semelle de bois. Fouille : un mouchoir, initiales PD, un porte-monnaie contenant 1 billet de100 francs, 1 de 50 francs, 1 de 5 francs, 2 pièces de 0,50 franc, 2 pièces de0,20 francs, et 5 pièces de 0,10 francs. 3 mouchoirs propres sans initiale. Une alliance sans initiale.
Remis à Madame Gladys Duclos le 6 septembre. Madame Duclos fait remettre à Madame Fort par la mairie un cache-nez et une paire de chaussures qui restent. Madame Suzanne Duclos passera les prendre- lettre du 8 avril 1947)

Bordereau n° 7 : Harlay Marcel
27 ans environ, taille 1m70, corpulence moyenne, visage ovale, front fuyant, yeux marron;, nez légèrement "vexe", cheveux bruns, petite barbe noire courte. Vêtu chemisette chinée, un veston bleu à rayures blanches portant la marque : Belle Jardinière -) Paris. Un pantalon de toile bleue, une ceinture en cuir tressé, boucle sans ardillon, chaussettes grises en laine, espadrilles de corde. Fouille : un mouchoir quadrillé violet, un bout de papier au nom de madame Langlet, INValides 21 50.
(Pris par Monsieur Harlay, père le 6 septembre 1944).

***

Suivent les arrêtés du Maire en réponse aux demandes des familles datés des 8 & 11 septembre 1944 autorisant les transports des corps aux cimetières définitifs.